

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



— L'équipe du *Libre Journal* souhaite à ses lecteurs une très joyeuse année —

N° 23

DÉCADAIRE

de civilisation française et de tradition catholique

☐ Et voilà l'Évangile accusé de révisionnisme ! ☐ Pourquoi Balladur obéit-il à Simone Veil ? ☐ Les combines de "l'abbé Ta gueule" ☐ L'Éducation nationale protégeait un instit' violeur ☐ Le dossier du juge Jean-Pierre : une bombe désamorcée par l'Omerta.

Lettres de chez nous

Gastronome

Une fois de plus, comme tous les dix jours, j'ai négligé mon devoir d'état pour me plonger avec délices dans votre excellent décadaire.

C'est la seule publication, avec mon journal d'association, que je lis, toutes affaires cessantes, dès réception, de A à Z, et si possible sans interruption.

J'en apprécie le ton, courtois, aimable, aigu, tel un fleuret manié par un maître escrimeur, propre à cueillir une fleur ou tuer un adversaire d'une touche précise.

Il y a chaque fois une ambiance familiale, conviviale, et l'on serait tenté de poursuivre cette sorte de conversation, par la plume, faute de le faire directement. Mais j'imagine vos journées suffisamment chargées pour ne pas y ajouter ma prose.

J'aurais pu vous raconter, pourtant, à la suite de J.-P. Cohen, comment mon mari, né à Alger en 1960, de parents français (et dont le nom fleurit plutôt la galette et le cidre que le couscous et le thé à la menthe !) s'est vu attribuer par une université parisienne la nationalité algérienne sur sa carte d'étudiant !

Je suis donc ravie d'avoir souscrit un abonnement dès le début et de compter votre numéro un dans notre bibliothèque. J'apprécie vivement de trouver dans vos pages autre chose que de la politique. J'aime la brièveté, l'efficacité, l'humour de vos petites nouvelles en marge, qui nous donnent un coup de projecteur sur ce que la grande presse nous dissimule soigneusement, "L'histoire à l'endroit" de Bernard Lugan, dont il me semble ouïr la voix si radiophonique quand je le lis ; "Les Provinciales" d'Anne Bernet, où je retrouve des auteurs fort appréciés, avec plaisir ; on découvre d'autres écrivains, des critiques de livres qui mettent en valeur l'essentiel, le meilleur du moment ; je ne rate pas votre critique TV et grâce à Jérôme Brigadier nous orientons nos rares sorties parisiennes. Puis-je, sans abuser, comparer votre "Libre Journal" à un bon déjeuner ? Tout y a sa place et l'on se sent à la fois réconforté, rassasié sans lourdeur, égayé, tout en gardant la plus grande lucidité, et l'œil ouvert. C'est pourquoi, nous souhaitons, en famille, prolonger notre abon-



ment, et si, comme beaucoup nous ne le ferons qu'en fractionnant notre règlement, ce sera cependant avec le plus grand plaisir.

S.A. (MONTESSON)

Assumer

Je n'ai qu'une pension trimestrielle de 4 000 F environ de la CAMAC et les honoraires de messes pour vivre. J'ai 95 ans et n'y vois qu'à peine pour lire avec ma loupe mon bréviaire et vous écrire. Je ne puis presque plus lire ma correspondance. Je ne suis donc pas en état de prendre des abonnements aux revues et journaux.

J'ai eu la folie de faire éditer à compte d'auteur un superbe recueil de poèmes sur le Maroc, intitulé "Mon cher Maroc". Il me reste sur les bras, malgré les

belles demandes qui m'étaient faites de le publier pour nos amis du Maroc où j'ai consacré 22 ans, les meilleurs de ma vie.

Je ne veux pas céder au découragement et je continue, comme vous le faites, grâce à Dieu, le combat, sans chercher le repos et assure les messes aux traditionnels, vrais fidèles à Mgr Lefebvre, à Marseille, Aix, Draguignan, etc. Je voyage seul, sans être accompagné. Je ne puis faire mieux, espérant assumer jusqu'au bout. Voilà la vérité. A vous de juger, de continuer à m'envoyer votre journal qui semble excellent.

MGR P.G. (MARSEILLE)

Le Libre Journal : Nous pouvons transmettre à ce lecteur les commandes pour son recueil "Mon cher Maroc" (prix 145 F franco).

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris
- Principaux associés :

Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Responsable de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
68, rue David D'Angers
75019 Paris

Editorial

Pourquoi Balladur obéit-il à Simone Veil ?

La majorité renie un engagement électoral de plus en rejetant le salaire parental. Assurant à l'un des deux parents l'équivalent du SMIC pour élever ses enfants, cette disposition présentait pourtant des avantages évidents.

Elle libérait un emploi, compensant ainsi la nouvelle dépense publique par une économie sur le coût social du chômage.

Elle apportait un remède à l'écclatement de la cellule familiale, fléau dont on sait la responsabilité dans l'effondrement des valeurs sociales élémentaires, le développement de la délinquance, les progrès de la toxicomanie et le pourrissement des mœurs.

Enfin, en affranchissant des milliers de femmes de l'esclavage d'un travail financièrement indispensable mais souvent ingrat et mal payé elle leur permettait de s'épanouir comme épouses et comme mères.

On aurait pu croire un député, même UDF ou RPR, capable de comprendre cela.

Or, la proposition a été rejetée.

Parce que Simone Veil, ministre d'Etat chargé des affaires sociales, s'y est personnellement opposée, pesant de tout son poids politico-médiatique pour interdire cette mesure de salut publique et imposant sa volonté à Edouard Balladur.

On sait quelle haine têtue, quelle inextinguible soif de vengeance alimentent le combat que la promotrice de l'avortement libre et remboursé mène contre la famille française.

On s'interroge, en revanche, sur les motivations de ceux qui se font les complices de ce lent génocide spirituel, moral, social et humain.

Que craignent les députés de la majorité qui ont obtempéré au diktat de la vénérable soeur du B'nai Brith ? A quel chantage obéissent-ils ? Quelle fascination morbide éprouvent-ils ? Quelles contreparties espèrent-ils de leurs prosternations sans cesse réitérées ? Quel salaire attendent-ils de ces reniements, de ces trahisons, de ces abandons ?

Et Monsieur Balladur-qui-va-t-à-la-messe, comment s'arrange-t-il avec sa conscience ?


S de B




PANIQUE

 Les manœuvres visant à dissoudre le Front national se précisent. La vraie raison n'a rien à voir avec une prétendue lutte contre le racisme, mais tient plutôt aux rapports des préfets sur l'état d'esprit des Français et l'imminence d'une explosion sociale. Or, pensent les stratèges de Matignon, un "nouveau mai 68" inciterait Mitterrand à dissoudre l'Assemblée. Le Front national représenterait alors le seul recours face aux socialistes déshonorés par la corruption et aux libéraux ridiculisés par les compromissions de la deuxième cohabitation.

COURTOIS ?

 A cela s'ajoute la conviction que, dans le cas d'élections anticipées, les candidats balladuriers pourraient récupérer les électeurs modérés du Front national sensibles à la courtoisie avec laquelle Balladur reçut Le Pen au lendemain de son entrée à Matignon et qui persistent à voir dans le Premier ministre non pas un ennemi haineux comme Chirac mais un adversaire courtois dans la vieille tradition démocratique. Le réveil promet d'être rude.

PRUDENCE

 Une librairie israéliite a manqué brûler, l'autre semaine, dans le centre d'Avignon. On a retrouvé sur la porte une étoile de David peinte. Curieusement, pas la moindre clameur dénonçant un acte antisémite ne s'est élevée. Au contraire, les policiers ont immédiatement écarté la thèse de l'attentat raciste au profit d'un acte "isolé, œuvre d'un déséquilibré". C'est Carpentras qui les rend prudents ?

Quelques nouvelles

Verra-t-on l'Evangile interdit comme les travaux du professeur Faurisson

Dans "*Le Point*", Jean-Marie Pontaut, rédacteur en chef chargé des "investigations", dénonce les vrais responsables de la montée-du-racisme-de-l'antisémitisme-et-de-la-xénophobie-en-France.

"C'est en lisant la presse d'extrême droite que trois dangereux exaltés de l'*Œuvre française*... ont projeté une agression violente contre Patrick Gaubert."

Se gardant bien d'informer ses lecteurs que la violence du projet en question s'est bornée à photographier la villa deauvilloise de l'ancien dentiste devenu chef des cellules Charlot, Pontaut explique que Gaubert est "régulièrement la cible de feuilles extrémistes" parmi lesquelles : "*Jeune Nation*".

Le détail établit la rigueur des "investigations" Pontaluciennes. "*Jeune Nation*", organe du mouvement homonyme de Pierre Sidos, fondé en 1954, cessa de paraître en 1961, son fondateur étant alors en prison pour crime d'Algérie française.

Depuis cette date, "*Jeune Nation*" n'avait pas reparu, jusqu'au mois dernier où Pierre Sidos lui a redonné vie.

C'est donc en lisant "régulièrement" un journal disparu depuis trente ans et dont vient de reparaître un numéro unique que le trio infernal a ourdi son complot.

Sherlock Pontaut l'a établi par "investigation".

* * *

Dans "*Le Monde*", des "investigations" de la même farine conduisent les limiers du journal à accuser la même presse extrémiste d'avoir révélé à la France "les origines juives" de Gaubert.

Sans cette presse "extrémiste", dont nul n'ignore le rayonnement formidable, qui aurait pu imaginer que Patrick Gaubert, militant sioniste, nommé par Pasqua "chargé de mission au titre des relations avec la communauté juive", actionnaire de la revue "*Passage*", fondateur de D.A.V.I.D. (Décider et Agir avec Vigilance pour Israël et la Diaspora) et big boss des "Commandos Charlot" était israélite ?

* * *

Dans "*France Soir*", un rédacteur anonyme découvre, avec le même sérieux impérial que ses confrères s'avisant, horrifiés, des pouvoirs gauberticides de la photographie, que Vladimir Jirinovski a contraint les Russes à voter pour lui en les hypnotisant.

Super-vainqueur des élections et nouvelle vedette du Grand Guignol médiatique qui l'a décrété ultra-nationaliste et antisémite, le chef du parti libéral démocrate russe serait arrivé en tête du scrutin pro-

portionnel du 12 décembre en "utilisant l'hypnose à des fins politiques".

Cette "information" émane d'"experts en psychologie" qui accusent Jirinovski de "psychoterrorisme." Un "psychologue réputé en Russie", Leonid Grimak, a même découvert que Jirinovski utilise, lors de ses interventions, "les mêmes structures sémantiques, les mêmes phrases clefs, les mêmes méthodes freudiennes" que le médium Kachpirovski.

C'est dire ! Dans la foule, le lecteur moyen de "*France Soir*" découvre que le charlatan talmudique de Vienne est l'inspirateur des hypnotiseurs libéraux-démocrates-néo-nazis-slaves.

Tout ce vacarme confusionniste fait naturellement plus de bruit que le fait, ignoré par la quasi-totalité des journaux, que le "nouveau Hitler" (ou le nouveau Le Pen russe, c'est selon les titres), ancien agent du KGB et fils d'un avocat juif, fonda et dirigea longtemps l'association culturelle israéliite "Shalom".

* * *

Sur ARTE, Michel Piccoli, qui n'est évidemment ni raciste ni antisémite ni xénophobe, profite d'une invitation au Parlement européen pour déclarer qu'il faut "épargner les fourmis et les cochons mais tuer les Serbes jusqu'au dernier".



les du marigot

Pas plus que du temps où les serviteurs du NOM envisageaient impunément la vitrification de l'Irak et la pulvérisation de dix-huit millions de sujets de Saddam Hussein, on n'a entendu la protestation des boutiquiers humanitaires que ne choquerait nullement ce génocide là. On pourrait rire de ce journalisme d'investigation à l'usage des lecteurs de BD, de ces hallucinations hystéroïdes, de ces holocaustes médiatiques impunis.

On pourrait en rire si, dans "Les Temps Modernes", revue ultra-confidentielle fondée par l'immonde Sartre, un article de Robert Redeker ne venait, comme on dit, tout remettre en perspective.

Voici ce qu'écrit Redeker :

"Il y a toujours eu une jalousie chrétienne, une jalousie des chrétiens, envers la souffrance juive, envers 'la souffrance des juifs'. Car la souffrance ne peut appartenir qu'au Christ... L'affaire du Carmel d'Auschwitz témoigne de cette jalousie, devenue malade. Le problème chrétien est celui de la commensurabilité à trouver entre la souffrance d'Auschwitz et celle du Christ... Pour les chrétiens, il n'y a pas de souffrance qui n'appartienne au Christ, dont le Christ ne soit à la fois le propriétaire et la rédemption : aussi observe-t-on dans le christianisme tout un mouvement, sans retenue aucune, d'appropriation des souffrances des autres, comme si elles étaient à conquérir, sorte de Far-West spirituel. Si Auschwitz est autre chose

qu'une des horreurs de l'Histoire, s'il échappe à la banalité du mal, alors le christianisme tremble sur ses bases. Le Christ est fils de Dieu dans la mesure où il est allé jusqu'au bout de l'humain, où il a subi les souffrances les plus atroces, où il a eu à encaisser les outrages les plus infects, dont les crachats, et surtout d'avoir été livré par les siens ; à partir de ce voyage au bout de l'humain dans l'horreur de la douleur, de ce voyage par lequel le Christ racle le fond de l'humain, il peut affirmer être le porteur du salut. Peut-être cependant le Christ n'est-il pas allé au bout — ce qui aurait pour conséquence qu'il n'est pas, au rebours de sa prétention, l'incarnation humaine de Dieu, qu'il manque quelque chose à son humanité. Auschwitz est ce manque.

Si Auschwitz est vrai, il y a une souffrance humaine que le Christ n'a pas éprouvée, il y a une souffrance humaine sans mesure commune avec celle du Christ, à laquelle celle du Christ ne se peut mesurer ; dans ce cas le Christ est faux, et il n'est pas celui par qui le salut viendra. Fanatisme de la souffrance !

D'un autre côté, si Auschwitz est cet extrême plus extrême que l'Apocalypse, bien plus effrayant que ce que raconte Jean dans l'Apocalypse... alors le Livre de l'Apocalypse est faux, et l'Evangile avec lui. Auschwitz est la réfutation du Christ."

Inversez cette dernière

phrase et vous comprendrez tout le sens du véritable terrorisme politique, policier, judiciaire, fiscal, médiatique et physique, totalement hors de proportion avec l'objet, que l'Etat, obéissant à des forces obscures qu'il ignore lui-même, exerce contre une poignée de révisionnistes et de négationnistes sans relais, sans écho, sans moyens d'expression. Vous comprendrez la signification stratégique des amalgames incessants entre catholiques, nationalistes, fascistes et nazis.

Vous comprendrez la démente et la démesure des injures et des persécutions que les Français catholiques et patriotes subissent aujourd'hui sur le sol même de leur patrie, fille aînée de l'Eglise.

Pour ceux qui croient, dans leur folie prométhéenne, que la souffrance d'Auschwitz est telle que le Christ ne la connaît pas, pour ceux qui en concluent qu'Auschwitz est la réfutation du Christ, alors évidemment le Christ est la négation d'Auschwitz.

Et, dans ce cas, l'Evangile n'est pas plus tolérable que les livres du professeur Faurisson.

On ne saurait plus clairement avouer que, derrière les élucubrations de quelques larbins de presse, derrière les fantasmes ahuris de Gaubert et de ses sbires, se tapit une véritable volonté d'extermination du catholicisme français.

Je l'ai déjà écrit et Redeker le confirme absolument : le combat qui est engagé ici, c'est l'Armageddon.

AGRIF



Nouveau succès pour l'Alliance générale contre le racisme et pour la défense de l'identité française et chrétienne : VSD, qui avait publié un dessin de couverture représentant une femme nue crucifiée, vient d'être condamné comme un vulgaire Marek Halter. Du coup, le lobby s'inquiète : où va-t-on si l'on ne peut plus insulter les chrétiens ? s'interroge en substance un plumitif du *Nouvel Obs*.

Encore un peu et ils vont renier Gayssot.

CAPRICE



Place Beauvau, on fait circuler l'histoire évidemment inventée que voici : dès son entrée en fonction en 86 chez Pasqua, Gaubert, obsédé par le désir d'obtenir un permis de port d'arme, a fait le siège du ministre.

Mais ce dernier est hostile à l'attribution du permis de port d'arme aux honnêtes gens.


Comme on dit dans le quartier du Panier, "si les caves se défendent, il n'y a plus de métier".

Gaubert se heurte donc, depuis sept ans, à une fin de non-recevoir, son allié ayant préféré lui assurer une coûteuse protection policière permanente.

De là à penser que c'est pour forcer la main de son pote que le chef des commandos Charlot a transformé en complot l'indiscrétion photographique d'un voisin et confrère (l'auteur de l'attentat au 24 x 36 est en effet un chirurgien dentiste deauvillois de souche), il n'y a qu'un pas.




EVOLUTIONNISME


 Trois chercheurs américains ont découvert que des lézards "sceloporus occidentalis" tombent des arbres en bondissant pour tenter d'attraper des insectes. Conclusion de ces chercheurs : les lézards se prennent pour des oiseaux. Or, on sait que les ancêtres des oiseaux sont des reptiles. Donc ces lézards qui savent si bien tomber des arbres semblent montrer la voie de l'évolution. En clair, c'est parce qu'ils en avaient assez de se casser la figure que les lézards préhistoriques sont devenus des colibris.

C'est scientifique, ça prouve la non-existence de Dieu et ça se lit dans le supplément sciences de "Libé" (22 décembre, page 30 pour les incrédules).

MORALE

 La DDTE (Direction départementale du travail et de l'emploi) offrait quarante-quatre mille francs à un chômeur pour se reconvertir. Celui-ci a eu l'idée de racheter un "sex-shop". La prime a aussitôt été annulée. Motif : "Outrage aux bonnes mœurs". Apparemment, le fonctionnaire de service n'a pas la télévision.

TRAHISON

 Une fois de plus, Decourtray-évêque a trahi les siens en prenant résolument le parti de la gauche laïcarde et sectaire contre la réforme de la Loi Falloux qui permet pourtant de limiter la misère de l'enseignement libre. Il a été imité en cela par l'Abbé Pierre et par l'UDF Didier Bariani, dignitaire maçonnique de haut grade. Qui se ressemble...

Autres nouvelles

Le dossier explosif du Juge Jean-Pierre peut faire éclater au plus haut niveau de l'Etat le plus grand scandale de corruption que les démocraties occidentales aient connu.

Le juge Jean-Pierre aurait eu avantage à lire le numéro spécial du *Crapouillot* intitulé "Mitterrand très secret" publié en 1986.

La justice aurait économisé au moins sept ans d'enquêtes.

Parce que les prétendues "découvertes explosives" que *Le Point* extirpe cette semaine d'un rapport rédigé par le magistrat étaient toutes, ou peu s'en faut, dans ce numéro.

Ce *Crapouillot* spécial fit d'ailleurs l'objet d'une procédure sans précédent dans l'histoire de la censure en France: Sur ordre de l'Elysée que les renseignements généraux avaient alerté, le Tribunal des référés fit défense expresse au *Crapouillot* de poursuivre ses recherches alors même que les articles n'étaient pas écrits. Et, comme les éditeurs étaient passés outre, la totalité du tirage fut saisie, interdite et envoyée au pilon.

Finalement, il fallut imprimer un numéro caviardé et censuré où les noms des principaux protagonistes étaient cachés et où les péripéties les plus extraordinaires de la saga Mitterrand étaient occultées.

Restait cependant l'essentiel. A savoir la preuve que le président de la République est le véritable parrain d'une mafia de

copains et de coquins qui, par tous moyens ont, au long des deux septennats de leur protecteur, bâti des fortunes colossales.

Le scandale le plus énorme est sans doute l'affaire "Vibrachoc". Pour le résumer, disons que Mitterrand, président, a fait acheter par l'Etat, à un prix plusieurs fois supérieur à sa valeur réelle, l'entreprise de son ami le milliardaire Pelat qui battait de l'aile et dont il avait perçu, avant d'accéder à l'Elysée, des sommes importantes.

Aujourd'hui, l'entourage présidentiel explique qu'il s'agissait d'honoraires versés par Pelat à l'avocat Mitterrand.

Hélas ! D'une part, tout le monde sait que Mitterrand n'exerçait plus depuis très longtemps. D'autre part, à compter de 1981, ce n'est plus François Mitterrand qui a reçu de l'argent de "Vibrachoc" et de Pelat. C'est son fils Gilbert. Lequel n'a jamais été avocat.

Pire : on sait que Mitterrand a reçu, en 1988, alors qu'il était Président, un chèque de cent cinquante mille francs du milliardaire Pelat. Interrogé sur l'origine de ce don, l'Elysée a expliqué qu'il s'agissait du remboursement d'un achat de livres anciens effectué par le Président pour son ami.

Il faut croire que l'ancien métallos Pelat était un biblio-

phile fanatique puisque c'est déjà en livres anciens que Bérégovoy prétendit avoir partiellement remboursé le prêt d'un million de francs effectué par le même Pelat pour lui permettre d'acheter son appartement.

L'ennui, c'est que la succession du généreux mécène opportunément défuncté ne fait apparaître aucun livre de valeur.

Mitterrand et Béré auraient donc menti ?

Pourquoi, en échange de quoi, le milliardaire Pelat leur a-t-il donné de l'argent ? Pourquoi, en contrepartie de quoi, ont-ils, l'un imposé à l'Etat l'achat ruineux d'une société en déconfiture, l'autre l'intercession de Pelat dans un marché d'Etat à Etat entre la Corée du Nord et la France, marché qui devait rapporter plus de deux milliards de centimes de commissions à l'intermédiaire ?

Voilà à quoi le juge Jean-Pierre cherchait les réponses quand il a été opportunément déchargé du dossier pour diriger (rire général) une "mission sur le blanchiment de l'argent sale" ? Aujourd'hui, la publication du rapport Jean-Pierre par *Le Point* pourrait faire éclater le plus gigantesque scandale qui, en ces temps de corruption généralisée, a éclaboussé les sphères gouvernementales d'une démocratie occidentale.

Scandale de corruption,



scandale d'abord de pouvoir, mais scandale aussi de complicité silencieuse de la part des médias.

Un exemple : le dossier du juge Jean Pierre fait état de chèques établis par Pelat à l'ordre d'une amie de François Mitterrand qui est la gérante d'une société immobilière propriétaire d'une maison située à Gordes, dans le Vaucluse, "dont le président de la République est familier".

C'est ce que rapporte *Le Point* avec toutes les précautions et toutes les imprécisions d'usage.

Or, cette affaire est intégralement connue des lecteurs du *Crapouillot* depuis sept ans. La maison de Gordes est la propriété de Mitterrand. Elle s'élève au lieu-dit "Les rapières". Il l'a vendue en 1976 à une société immobilière qu'il contrôle, baptisée "les Lourdanauds" et domiciliée discrètement à l'adresse de son ami et vieux complice Grossouvre : quartier Trevesse à Lusigny.

Quand il donne le détail de son patrimoine, Mitterrand indique que cette maison a été vendue. C'est inexact. Il ajoute que l'argent de cette vente lui a servi à financer l'achat de son immeuble parisien de la rue de Bièvre. C'est impossible. D'abord parce que la rue de Bièvre a été achetée avant la vente de Gordes, ensuite

parce que, par définition, dans une vente à soi-même, nul argent n'est produit.

L'argent venait donc d'ailleurs.

Le juge Jean-Pierre a retrouvé deux chèques du milliardaire Pelat. L'un, de deux cent soixante-dix mille francs, l'autre, de quatre cent mille francs.

Ces chèques étaient établis, nous dit *Le Point*, à l'ordre "d'une amie du président". Qui est cette amie ? Là encore, la chose est connue. Elle s'appelle Anne Pinget, elle occupe des fonctions très importantes au Grand Louvre.

On ignore si, elle aussi, s'occupait d'acheter des livres anciens pour Pelat.

Mais pas un journaliste à Paris n'ignore le reste. Pas un seul de ces courageux investigateurs qui traquent le moindre militant de droite et qui n'hésitent pas à publier la photo des fesses nues d'une malheureuse folle pour salir un dirigeant politique frappé d'interdit par le lobby, pas un seul de ces donneurs de leçon et de ces professeurs de déontologie, pas un n'ignore la vérité sur les liens réels qui unissent cette dame à Mitterrand..

Mais pas un seul de ces héros qui vont jouer les correspondants de guerre à Sarajevo et célèbrent les exploits watergatiens de Woodward et Bernstein

n'ose dire la vérité toute simple : Anne Pinget, la gérante de la société civile immobilière propriétaire de la maison de Mitterrand à Gordes est la mère de Mazarine, fille naturelle du président, âgée aujourd'hui d'environ dix-huit ans.

De même, on évoque à mots couverts l'existence d'un compte bancaire au nom du président dans un pays étranger. Là encore, c'est un secret de polichinelle. Si la Justice veut en savoir plus, qu'elle entende donc un citoyen français d'origine hongroise et résident genevois qui est, depuis la guerre, l'un des plus proches confidents et des plus obligeants amis de Mitterrand.

Lui sait. Il sait tout.

Ce que le juge Jean-Pierre vient de toucher de plein fouet, ce n'est pas le réseau des relations de Mitterrand, ce n'est même pas le cercle de ses amis, ni le "premier cercle" de ses intimes. C'est le noyau, le cœur même du système grâce auquel le fils du petit vinaigrier charentais est devenu l'homme le plus puissant de France et a bâti l'une des plus grosses fortunes occultes d'Europe.

Reste à savoir s'il se trouvera dans ce pays couché un magistrat capable d'aller au fond de ce formidable scandale.

PRECAUTION



L'évêque (anglican) de Durham (Angleterre) a

entrepris de ressusciter et d'améliorer l'arianisme. Il nie en vrac la divinité de Notre Seigneur, la virginité de Notre Dame et accessoirement la crèche et les rois mages. Bien entendu, il a profité d'un sermon de l'avent pour en informer ses fidèles. Dans la foulée, il leur a fait savoir que, selon lui, l'enfer n'existe pas. C'est plus prudent, en effet.

FRANCOPHONIE

Lu dans un rapport de



l'Institut national d'études démographiques : "Quand

on compare, dans un même groupe linguistique, les parents qui transmettent la langue d'origine et ceux qui ne la transmettent pas, on constate toujours que les premiers sont les plus démunis socialement. Le trésor linguistique est bien une richesse, mais c'est la richesse du pauvre".

MERE NOEL



Simone Veil se consume décidément pour

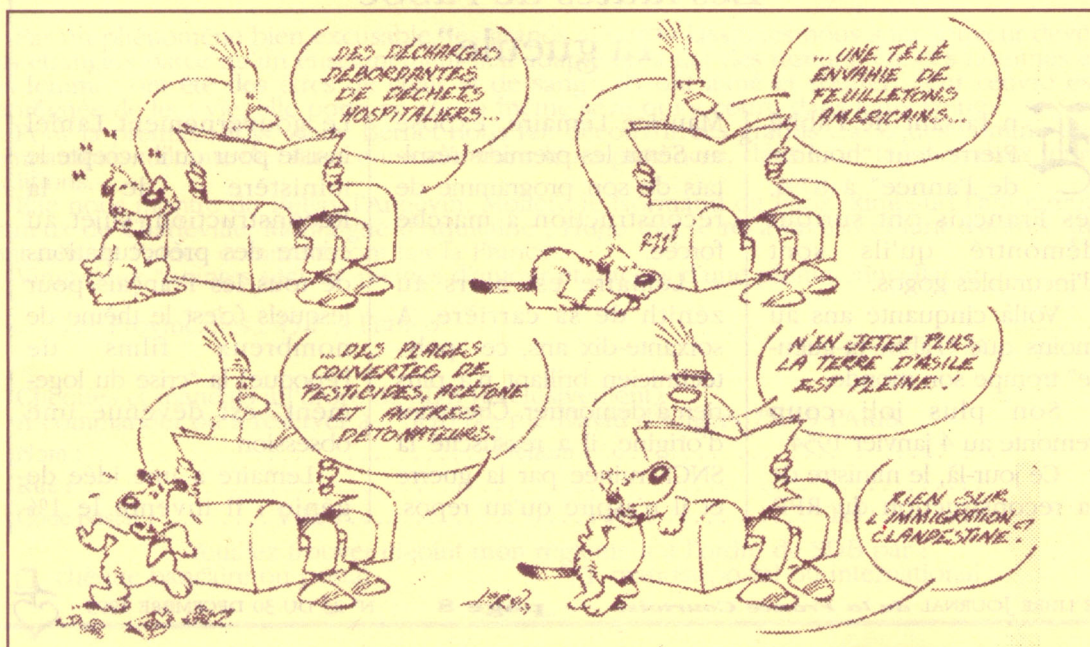
Balladur. Par lettre, elle a invité les ministres à se cotiser pour offrir un petit cadeau à celui qu'elle vient de désigner comme le meilleur des présidentiables. Pas gênée, Simone met la cotisation minimum à mille francs. C'est donc un cadeau de vingt-neuf mille francs au moins que Balladur va trouver dans ses souliers.

MONOPOLE



Boris Eltsine vient de passer un contrat avec le

groupe Oppenheimer pour l'exploitation des gisements diamantifères de Sibérie. Oppenheimer détient ainsi le monopole mondial du diamant.



DEGRINGOLADE



Encore un brillant succès de la gestion libéro-socialiste : On ne pourra plus dire "Heureux comme Dieu en France". En dix ans, la France est passée non pas exactement de l'obscurité à la lumière, comme le disait Djack Lang, mais de la première à la onzième place du "Palmarès du Bien vivre" dressé par la revue "The Economist". Elle suit désormais la Suisse, l'Allemagne, l'Espagne, la Suède, l'Italie, le Japon, l'Australie, les USA, la Grande-Bretagne et Hong-Kong. Les critères retenus par "The Economist" pour ce classement sont la richesse par tête, le chômage, l'inflation, les impôts, l'équipement Telecom et automobile, le niveau scolaire, la délinquance, la stabilité conjugale, etc. Mais pas le bonheur de vivre sous Mitterrand et Ballarand.

DEUX POIDS...



Un chirurgien dentiste photographie la maison de Patrick Gaubert et rend visite à des amis, dont un collectionneur d'armes dûment légales. Résultat : toute la presse publie les noms, les âges, les professions de ces "terroristes potentiels". Une jeune fille de seize ans est enlevée dans le sinistre ghetto des Bosquets à Montfermeil. Séquestrée pendant dix jours, elle est violée par sept "jeunes". Tous majeurs et auteurs de nombreux autres viols. La presse ne cite pas un seul nom. Devinez pourquoi...

Autres nouvelles

Pendant quinze ans l'instit a violé ses élèves avec la muette complicité de l'Education nationale

Depuis 1979, un instituteur de la "communale" a violé ses élèves de cours préparatoire au su de l'administration de l'enseignement public sans que rien ne soit fait pour mettre un terme à ses agissements sinon trois traitements psychiatriques à l'issue desquels il a chaque fois été réintégré dans ses fonctions.

Cet invraisemblable scandale a été finalement mis au jour par la plainte de parents d'une des petites victimes du monstre.

Guy Provaux, cinquante sept ans, déclaré totalement irrécupérable (les médecins assurent que le seul moyen de l'empêcher de récidiver serait de l'isoler sur une île déserte) a été condamné à quinze

ans de réclusion.

Par le jeu des remises de peine, il sera donc libre avant l'an 2000, avant ses soixante cinq ans.

Dans la foulée, la Justice a condamné l'Etat à verser une indemnisation, d'ailleurs dérisoire, aux petites victimes qui, selon les experts, resteront traumatisées toute leur vie.

Le plus révoltant est que les trois directeurs d'école où Provaux a sévi étaient au courant et que, depuis 1979, l'inspecteur académique Jacques Lenoir n'ignorait rien. Il avait même adressé un rapport à sa hiérarchie qui lui avait interdit d'alerter la Justice.

Motif : Provaux avait de puissants appuis dans le repaire maçonnique qu'est l'enseignement public et aucun de ses "patrons"

successifs n'a osé l'affronter.

Le premier, le directeur de la communale de Montrouge a même reconnu avoir tout fait pour "étouffer l'affaire" et son collègue Michel Clerget, directeur d'une école où Provaux a violé six garçons et filles de moins de sept ans a expliqué qu'il "ne voulait pas ternir la renommée de son établissement".

Voilà ce que sont ces gens qui font grève contre l'Ecole Libre et prétendent imposer leur idolâtrie laïque.

On note d'ailleurs, dans cette affaire, l'extraordinaire discrétion de la presse par ailleurs si prompt à multiplier les gros titres chaque fois qu'un drame du même genre affecte un établissement libre...

Les fautes de l'abbé "Ta gueule"

En faisant de l'abbé Pierre leur "homme de l'année" à 87%, les Français ont surtout démontré qu'ils sont d'incurables gogos.

Voilà cinquante ans au moins que "l'abbé-ta-gueule" trompe son monde.

Son plus joli coup remonte au 4 janvier 1954.

Ce jour-là, le ministre de la reconstruction du RPF,

Maurice Lemaire, expose au Sénat les premiers résultats de son programme de reconstruction à marche forcée.

Lemaire est alors au zénith de sa carrière. A soixante-dix ans, ce polytechnicien brillant n'a plus rien à démontrer. Cheminot d'origine, il a ressuscité la SNCF ruinée par la guerre et il n'aspire qu'au repos.

Le gouvernement Laniel insiste pour qu'il accepte le ministère de la Reconstruction, sujet au centre des préoccupations de tous les Français pour lesquels (c'est le thème de nombreux films de l'époque) la "crise du logement" est devenue une obsession.

Lemaire a une idée de génie : il invente le 1%



patronnal qui, dès 1953, permet le financement de cent mille logements par an. C'est une réussite totale qu'il expose au Sénat.

Alors un petit politicien résistancialiste ensoutané, mis en selle comme responsable de la propagande du gouvernement de la Constituante par Malraux puis Defferre, se dresse, le visage tordu : "Un petit bébé de la Cité des Coquelicots, à Neuilly-Plaisance, est mort de froid pendant votre discours où vous refusiez les Cités d'urgence..."

L'abbé Pierre est médiatiquement né. Journaux et actualités cinématographiques font connaître cette "gueule" barbue en soutane et "canadienne" à laquelle une émission de jeux sur radio Luxembourg confère la célébrité.

Le Robin des Bois du logement est de toutes les réceptions, de tous les cocktails à l'égal d'une autre vedette du moment : BB.

C'est un rôle qu'il gardera toute sa vie, adaptant simplement son discours

aux circonstances

En réalité, si Lemaire refuse les cités d'urgence c'est pour deux raisons : D'abord ce haut fonctionnaire blanchi sous le harnais sait qu'en France le provisoire est définitif et que l'installation des sans-logis dans des baraques les aurait condamnés à l'insalubrité pour vingt ans.

Ensuite, il connaît le plan de quelques industriels du logement peu scrupuleux qui ont imaginé de gagner sur deux tableaux.

En contraignant l'Etat à commander des cités d'urgence pendant qu'eux-mêmes bâtissent sans hâte excessive des logements définitifs, ils doublent leurs bénéfices, les baraques étant facturées au prix du mètre carré de dur.

Que Grouès, dit l'abbé Pierre, ait été le complice ou la dupe de ce calcul, personne ne le saura jamais.

De même que l'on ne saura jamais quels secrets ressorts les faveurs des deux hommes pour deux branches d'abord antago-

nistes puis farouchement ennemies de la synarchie, avaient pu mettre en branle dans cette affaire...

Ce que l'on sait, en revanche, c'est que ce "grand coeur" s'était montré, en avril 1946, un implacable procureur contre les gosses de la collaboration que les épurateurs entassaient dans de véritables camps de la mort des Vosges.

Comme certains députés chrétiens s'étaient émus des conditions de détention honteuses de ces gamins embarqués par inconscience dans la Milice et qui mouraient de privation dans les camps de la mort des libérateurs, Grouès, curé sans cure et député MRP était monté à la Tribune pour appuyer le discours communiste, rejeter toute clémence et en appeler au châtimement éternel contre des traîtres de seize ans.

Il se foutait bien alors, l'héritier des Grouès, milliardaires soyeux, barbouillé en abbé des miséreux, de voir des enfants crever de froid et de faim.

COMMERCE



Balladur avait appelé les industriels français à

ranimer les échanges avec les pays de l'ex-URSS. Un fabricant de sous-vêtements thermiques a obtempéré en pensant faire fortune dans les boutiques de Sibérie. Catastrophe : ses stocks ont été pillés à l'arrivée en Russie.

Il a payé d'anciens fonctionnaires du KGB pour assurer la sécurité de ses biens. Les "policiers" ont encaissé leurs honoraires et... sont partis avec la marchandise.

ECHANGE



Les industriels français qui avaient cru se rat-

traper sur le riche Japon de leurs déboires avec la pauvre Russie en sont pour leurs frais. Leurs interlocuteurs nippons, "East Japan Railway" et "Tokyo Electric", ont en effet promis des contrats mirobolants à condition qu'il s'agisse de "marchés de compensation". En clair : de troc. En l'occurrence, Tokyo propose de payer en... papier hygiénique.

IMPOSTEUR



Autre affaire rigolote de transaction à l'export : la

France avait délégué à Lagos un intermédiaire chargé d'acheter du pétrole hors quota.

Le système repose sur le paiement par un tiers à la commande. Notre homme a donc payé. Le lendemain, il a appris qu'il avait versé le principal et les commissions à un imposteur se faisant passer pour le ministre nigérian. Lequel était en voyage d'affaire en Europe...

Bulletin à recopier ou à photocopier et à adresser à SDB 68, rue David d'Angers 75019 Paris

Découvrez Les Provinciales d'Anne Bernet

VINGT-DEUX AUTEURS SCOLAIRES PRESENTÉS D'UNE MANIERE QUI NE L'EST PAS

Par un phénomène bien excusable, les grands auteurs classiques nous sont souvent devenus étrangers parce qu'un enseignement mal adapté en a fait des raseurs. Or, ces hommes et ces femmes ont été des êtres de chair et de sang, ils ont aimé et souffert, leur œuvre est imprégnée de leur vie, elle porte en elle la même sève qui a couru dans leurs veines.

Pour la première fois, Anne Bernet nous fait découvrir ces grands classiques comme des compatriotes, comme des êtres enracinés dans leurs provinces, dans leurs terroirs, dans leurs traditions.

Elle nous montre du Bellay l'Angevin, Molière le Normand de Paris, Rimbaud l'amoureux haineux de Charleville, Montaigne d'Aquitaine, Hugo qui se rêva breton et tant d'autres qui sont faits de France comme ils ont fait la France..

Vingt-deux "pointes sèches" pleines d'amour et tracées d'une plume étincellante.

.... Les Provinciales : 45 F, - Franco.

TOTAL

Chèques et mandats à l'ordre de SDB (exclusivement)

A commander ou à réserver à : SDB 68, rue David d'Angers 75019 PARIS

Nom : Prénom :

Rue :

Code postal : Ville : Pays : Tel :

Veuillez trouver ci-joint mon règlement à l'ordre de SDB par :

☐ chèque bancaire ou postal

☐ mandat-postal ou international

Cohenneries

Les « Bronzés » à Sarajevo

Hous n'avez pas passé Noël ou le réveillon de la Saint-Sylvestre à Sarajevo ! Non ? Quels ploucs ! Alors là, cher (e), vous n'êtes vraiment pas chébran. Enfin quoâ merde, c'est à Sarajevo qu'il faut se montrer, voyons ! C'est la meilleure saison : tous ces malheureux quotidiennement en quête de nourriture et de médicaments, sous les bombes et...la neige, cher (e), et la neige ! Ah, pouvoir raconter dans les diners en ville, entre caviar et poire Belle Hélène, son séjour à Sarajevo, c'est autrement plus classe que des vacances à Megève. C'est le tourisme humanitaire mis à la mode par Léotard, l'abbé Pierre, Kouchner, et autres BHL. Vous avouerez que leurs déplacements à Sarajevo sont devenus si fréquents qu'ils en deviennent suspects. A se demander s'ils sont vraiment commandés par le souci sincère, et admirable, de venir en aide aux habitants de la ville martyre ; ou s'ils ne sont pas uniquement organisés pour offrir un voyage original à quelques relations mondaines privilégiées. Sans oublier les journalistes. Nos grandes âmes humanitaires, en somme, ne seraient que des « tour-operators » ou G.O. (gentils organisateurs). L'idée, d'ailleurs, pourrait être reprise par le Club Med dont les villages au soleil et sans surprise n'attirent plus grand monde. Les « Bronzés » à Sarajevo ! D'accord, j'ai l'esprit tordu. Mais je ne suis pas le seul à m'interroger sur les véritables motifs qui poussent Léotard, BHL, Kouchner et compagnie à faire si souvent le voyage là-bas. Du côté de l'ONU aussi, on commence à trouver qu'ils en font un peu trop. Quant aux casques bleus, ils en ont ras-le-bol d'être en permanence mobilisés pour assurer la protection de ces « m'as-tu-vu » et de leurs suites. L'été dernier, c'était la Somalie. Cet hiver, c'est Sarajevo. Demain, ils iront se faire voir sur un autre front humanitaire digne de servir leur notoriété. En oubliant Sarajevo. Comme ils ont déjà oublié la Somalie. En tout cas ce n'est pas à Carpentras qu'ils iront se montrer.

Jean-Pierre COHEN

LE PACTE ABONNEMENT

De nombreux amis nous nous ayant fait part des difficultés qu'ils rencontrent à consacrer 600 F d'un coup à un abonnement au "Libre Journal", nous avons mis au point une formule fondée sur la confiance, un pacte de solidarité entre gens de bonne compagnie et de bonne foi : le **Pacte-abonnement**.

Vous vous engagez moralement à rester abonné pendant un an et vous choisissez le rythme de paiement qui vous convient :

- 60 F par mois
pendant douze mois
- 115 F par mois
pendant six mois
- 160 F par mois
pendant quatre mois
- 210 F par mois
pendant trois mois
- 300 F par mois
pendant deux mois

Nous nous engageons à vous servir le "LIBRE JOURNAL" pendant un an sans vous accabler de rappels ou de relances.

Adressez le premier versement correspondant au mode de paiement choisi, par chèque ou mandat à l'ordre de SDB à :

SDB,
68 rue David d'Angers,
75019 PARIS

J'adhère au pacte-abonnement du *Libre Journal*.

- ☐ Je m'abonne au "Libre Journal" pour un an
- ☐ Je choisis d'effectuer :

- 12 versements mensuels de 60 F chacun
- 6 versements mensuels de 115 F chacun
- 3 versements mensuels de 210 F chacun
- 2 versements mensuels de 300 F chacun

☐ Je joins à ce coupon un chèque correspondant au premier versement..

☐ J'en expédierai un autre du même montant chaque mois pendant la période choisie.

☐ Je souscris un premier abonnement pour Un an et je joins un chèque de 600 F

☐ Je suis déjà abonné mais je prolonge mon abonnement actuel d'Un an et j'envoie un chèque de 500 F

Nom
Prénom
Adresse
.....

Chèques et mandats à
l'ordre de **SDB** à adresser
à :

Renseignements :
Tél 42 46 44 77



Et c'est ainsi...

par ADG

RITES ET CHATIMENTS

— *Approche
de la grosse
femme foulani*
— *Son lynchage*
— *Propos
lapidaires*
— *Grandeur
consécutive
de l'anthropologie.*

Parmi les choses les plus étranges qui sont derrière les choses qui ont vu l'ours qui a vu le facteur — plus souvent que moi car, selon la loi dite « de Beketch » les lettres n'arrivent jamais en Nouvelle Calédonie — il y a certainement celle de « la grosse femme foulani battue à mort », un rite africain tel que le décrit Nigel Barley dans « Un anthropologue en déroute » (Voyageurs Payot) et tel qu'il est pratiqué chez les Dowago, une tribu plutôt reculée du Nord-Cameroun.

A vrai dire, je n'ai pas tout à fait compris à quoi aboutissait l'action de battre à mort une grosse femme foulani de la part des Dowago, mais je présume qu'ils ont leurs raisons et qu'ils ne font pas ça au hasard. Il m'a semblé que ça avait un rapport avec la fertilité des terres ou la circoncision des garçons, mais il se peut aussi que ce soit simplement par plaisir ou alors parce que la grosse femme foulani aime bien être battue à mort.

Je n'ai personnellement jamais battu à mort une grosse femme foulani, mais je ne doute pas que ça puisse apporter des satisfactions considérables aux deux parties. Pour me faire une opinion, il faudra qu'à mon retour en métropole je demande à Bernard Lugan s'il a déjà battu à mort une grosse femme foulani ; on ne sait jamais ; il a beaucoup voyagé chez les Nègres et il a peut-être pu profiter d'une occasion. En revanche, je sais que Joseph Grec ne l'a pas fait ; il me l'aurait, sinon, raconté en détail, avec irruption, en finale de cérémonie, du capitaine Thon en grand uniforme de lancier du Béarn, portant un appareil de son invention destiné à battre les grosses femmes foulani de façon moderne et à la chaîne, appareil construit à partir d'un ventilateur à palmes qu'il aurait échangé aux Dowago contre deux touques de bière de mil.

Ceci dit, il ne faut pas se moquer des rites de ces Camerounais (du Nord) car ils comptent parmi eux de puissants faiseurs de pluie. Les sorciers berrichons aussi sont puissants ; il n'est que de voir Jean Miot distribuer la paie à tous les salariés du groupe Hersant pour s'apercevoir qu'il s'agit là d'une pluie d'argent qui, contrairement à l'autre, n'est pas mortelle.

De la même manière, les thaumaturges canaques, les « alikis », ont coutume d'envoyer une igname percée à leurs ennemis qui meurent aussitôt dans d'atroces souffrances, ou alors foudroyés tel Jean-Marie Tjibaou, ou foudroyés-foudroyés

comme Yéweiné-Yéweiné, mais pour l'occurrence, un chargeur plein de bastos avait été joint à l'igname percée.

Bien entendu, je m'attends à ce que des lecteurs — principalement de province — me posent des questions de caractère ethnographique du style : comment bat-on à mort une grosse femme foulani ? Avec les mains, un bâton, des sagaies ? A-t-on le droit aux coups de pied dans le ventre ? S'agit-il d'une de ces bonnes vieilles lapidations à l'ancienne où l'on avait le loisir du choix d'une pierre bien lourde, aux arêtes vives, et non de la lapidation, moderniste et assez peu sportive en vérité, que nous décrivit un jour Loro, de retour d'Arabie Séoudite, et qui consistait à pousser un énorme tas de cailloux avec un bull-dozer jusqu'à un trou où était tapie (assez lâchement, il faut dire) la condamnée et à l'ensevelir en deux temps, trois mouvements de pelle. Un châtiment qui enlevait à la coupable la consolation qu'apporte toujours aux personnes de petite qualité un acte collectif de lynchage, lequel implique la collectivité tout entière, alors que l'action mécanique et machinale d'un conducteur d'engins (vraisemblablement vénal) a quelque chose de froid et d'inhumain qui laisse comme un malaise.

J'avoue que je ne sais rien du mode d'opération technique du battage mortel de la grosse femme foulani. Je présume seulement que ce doit être assez douloureux (pour la Foulani) et vigoureux (de la part des Dowago qui sont des gaillards). Ma foi, c'est leur problème à tous et je ne veux pas me mêler de rites qui ne me regardent pas.

Car c'est ainsi que l'anthropologie est grande.

Dieu ou César

par Jacques Houbart

Philosophie du kilowatt-heure

L'ignorance du partage entre Dieu et César, ou la fracture entre autorité spirituelle et pouvoir temporel, comporte des effets pervers à tous les niveaux du corps social. Alors que, dans l'organisme sain, les différentes familles de tissus comportent des cellules typées qui coopèrent et vivent en harmonie, dès l'apparition du cancer, des cellules "atypiques", ayant perdu toute personnalité et le sens même de leur fonction, prolifèrent et propagent l'anarchie. Les sociétés humaines d'aujourd'hui connaissent un trouble analogue, lequel met en péril la symbiose entre l'homme et son milieu, entre la Nature et l'Etat, et l'on voit César sans boussole devenir incapable d'exercer son propre pouvoir temporel et son contrôle économique.

Comme toute maladie du corps est, par définition et simultanément, une maladie de l'esprit, une intense activité de brouillage intervient dans notre civilisation malade pour empêcher la diffusion des messages destinés à restaurer les significations et les fonctions du corps social. Cette perversion intellectuelle intervient évidemment dans une sphère vitale, celle de l'écologie, à l'intersection du physique et du social, de l'homme et du milieu. Alors que l'écologie est une discipline scientifique d'importance majeure pour une humanité en développement rapide, des groupes de pression "pseudo-écologistes", soutenus par des cercles pétroliers et monétaristes, s'efforcent de détourner l'inquiétude des populations au sujet des risques majeurs — développement des énergies de combustion avec croissance du CO₂ et effet de serre (on pourrait même dire "effet cocotte-minute"), parallèlement à la destruction des forêts — tandis qu'ils entravent le progrès rapide des technologies électriques (éner-

gie nucléaire évoluant vers la surgénération, puis vers la fusion, investissements dans la voiture électrique, le ferroviaire électrique, la supraconductivité du courant). Cette évolution néfaste implique des interventions atypiques aux frontières confuses à la fois du spirituel et du temporel.

Dans un ouvrage récent, glorieusement étouffé parce qu'il dénonce justement la manip, j'évoque notamment le cas de ces demi-soldes du spiritualisme, qui ne se contentent plus de chasser sur les terres du marxisme, de la sexomanie ou de la lutte des classes syndicaliste, mais s'agitent avec frénésie dans le bocal de la pseudo-écologie : le Père dominicain Jean Cardonnel, par exemple, qui, en août 1977, prononça une "homélie" à Naussac devant des centaines d'excités qui, quelques jours auparavant, armés de boulons, de pierres et de cocktails Molotov, avaient sauvagement attaqué la gendarmerie devant la centrale électrique de Creys-Malville.

✠
"Le Christ
fut
un terroriste"

✠

"La Terre est aux humbles !" s'était alors exclamé le fanatique révérend. "Les surgénérateurs, comme les barages inutiles, sont l'œuvre du Capital, du profit jamais rassasié. Le Christ fut, lui aussi, un militant, un terroriste !" Puis il procéda à la consécration du pain et du vin, sans expliquer davantage en quoi les équipements énergétiques d'EDF, société nationale, sont l'œuvre du Capital, ni en quoi sa vocation de prêtre lui conférait une autorité quelconque pour déterminer l'utilité d'un barrage ou le choix d'une technologie de production thermique.

Seize ans après, le cancer s'est aggravé : un nouveau clerc atypique — "un curé qui démolit l'Eglise", pour reprendre l'expression d'André Frossard — vient de publier chez Stock "Le Progrès meurtrier" ; c'est Eugen Drewermann, qui affirme que le progrès scientifique est un étouffeur meurtrier. Le grand coupable, c'est le christianisme, à cause de son absence profonde de pitié pour la nature.

Mais les kw/h nucléaires ne sont pas seulement menacés par les clercs en folie. Ils comptent aussi dans leur camp un César-bidon, le président socialiste de la Commission de Bruxelles, Jacques Delors, qui, au nom du libéralisme économique, assisté par un quarteron de technocrates, entend détruire le "monopole" énergétique d'EDF, et surtout son leadership nucléaire. Son acolyte, le Portugais Cardoso E. Cunha, avait imaginé, pour noyer l'électricité nucléaire française dans la production polluante des centrales à combustion, un système de distribution à concurrence généralisée : un dispatching européen aurait appelé des kw anonymes, se contentant d'ouvrir l'accès du réseau à ceux qui coûtent le moins cher. De fait, le moindre coût est illusoire, car les réseaux qui ont expérimenté cette fausse concurrence ont permis d'établir que les producteurs agissent en cartel pour imposer leurs prix. En 93, la menace n'a pu être écartée que provisoirement, et l'on a défini que, du 1er juillet 94 au 31 décembre 98, une période transitoire devrait permettre une harmonisation des conditions de travail des compagnies électriques. Mais il est clair que rien ne sortira de ce chaos sans Etat. Comme la Défense, l'Environnement exige la solidité des structures et la fermeté du commandement. Et surtout de sauver ce qui est encore solide en Europe — l'EDF, par exemple.

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

Bismarck fut contraint d'évoluer et de définir une nouvelle politique ; elle fut élaborée sous la pression des événements durant les années 1884-1890. Trois arguments avaient "tempéré" les certitudes du "chancelier de fer" : le problème de l'émigration allemande, celui de la marine et, enfin, la question du prestige du Reich.

1 - Pays d'émigration durant tout le XIXe siècle, l'Allemagne avait vu partir sans espoir de retour 3 500 000 des siens entre 1819 et 1885. Il s'agissait d'une véritable hémorragie humaine et les groupes de pression coloniaux, dont la Ligue coloniale fondée en 1883, militèrent pour que ce flot soit détourné vers ces colonies de peuplement appartenant à l'Allemagne.

2 - L'Allemagne s'était lancée dans un ambitieux programme maritime destiné à garantir la liberté commerciale sur toutes les mers du Globe. Mais encore fallait-il disposer de points d'appui sûrs ; il était donc nécessaire de posséder des colonies.

3 - Les initiatives commerciales privées permettaient, certes, à l'Etat de ne pas être engagé dans un engrenage colonial, mais, en cas de menace pesant sur des ressortissants allemands, là où aucune autre autorité européenne ne s'exerçait, fallait-il les laisser massacrer sans intervenir ?

Bismarck, qui ne pouvait plus s'opposer au mouvement de course aux colonies, tente alors de le contrôler, afin de le freiner ; il affirma alors que la constitution d'un empire colonial n'était pas un but, une fin en soi mais simplement un moyen de soutenir, d'aider le commerce de l'Allemagne. C'est précisément

pour faire respecter la liberté des activités commerciales allemandes qu'il accepta la constitution des premiers noyaux de colonisation en Afrique orientale, au Togo et au Cameroun.

Le 24 avril 1884, après de longues hésitations, Bismarck télégraphia au consul allemand du Cap qu'à partir de ce jour les 1 500 kilomètres situés entre les fleuves Orange et Cunene (au sud de l'Angola) étaient placés sous protection du Reich. L'Allemagne se lançait donc à son tour dans la course aux colonies. Le 6 juillet 1884, le drapeau allemand fut hissé à Lomé (Togo) et, le 12 juillet, le protectorat proclamé au Cameroun.

Avec retard, mais avec résolution, l'Allemagne venait donc de prendre place parmi les nations intéressées par l'Afrique. Le contexte international imposait qu'une tractation coloniale se fasse au niveau européen. Afin que les rivalités coloniales ne se transforment pas en conflits armés entre les puissances, et pour que l'Allemagne ait une "part" d'Afrique à la hauteur de sa puissance en Europe, Bismarck réunit une conférence internationale à Berlin. Elle se tint du 15 novembre 1884 au 26 février 1885. Le partage du continent y fut organisé et codifié..

En 1890, Bismarck fut écarté des affaires par l'empereur Guillaume II. A partir de cette époque, une nouvelle politique fut suivie.

Ne se contentant plus de réclamer la liberté pour ses maisons de commerce, le Reich exigea une place en Afrique correspondant à sa véritable puissance. Vecteur de cette volonté, La ligue pangermaniste (Alldeutscher Verband) diffusa ses idées au moyen de nombreuses publications ; ses relais dans la presse nationale et régionale étaient très influents. Divers comités coloniaux soutenaient, favorisaient ou encourageaient les initiatives gouvernementales. Les milieux industriels et financiers acquis à l'expansion coloniale agissaient auprès de différents organes de presse et l'ensemble entretenait un climat favorable à la revendication d'une "place au soleil" pour l'Allemagne.

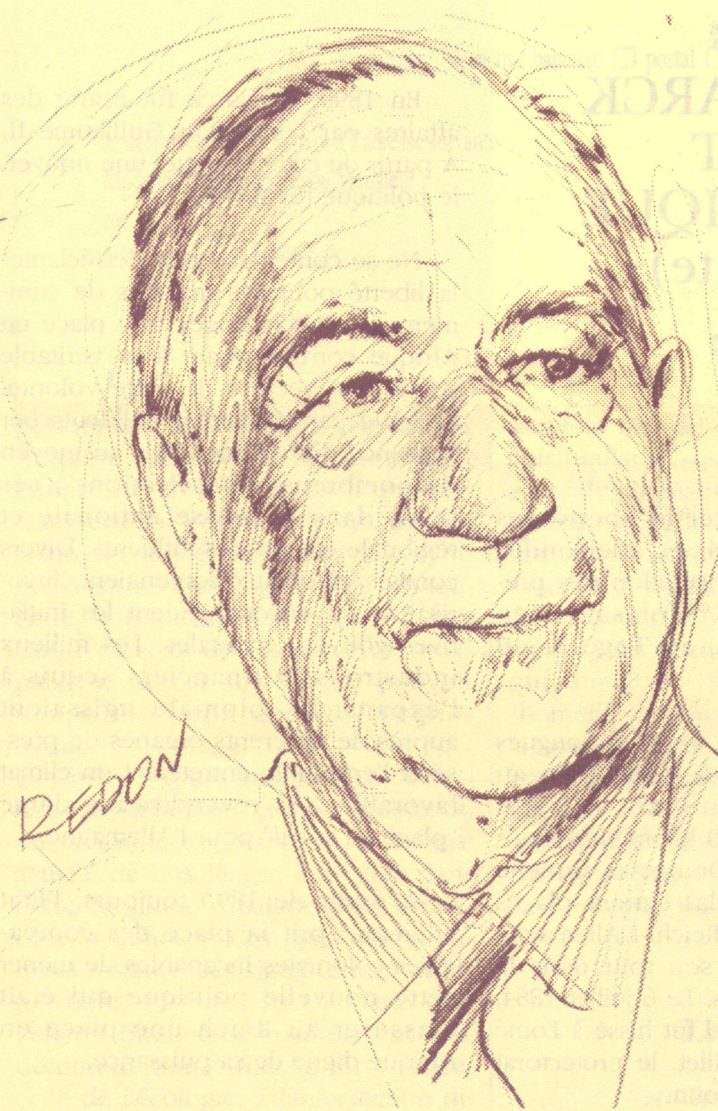
A partir de 1890 toujours, l'Etat allemand prit la place des compagnies coloniales incapables de mener cette nouvelle politique qui était d'assurer au Reich une place en Afrique digne de sa puissance.

Un problème se posait, cependant, qui était de savoir comment faire un Empire à partir d'une poussière de modestes comptoirs. Ce fut l'œuvre d'un homme, le Dr. Kayser, directeur de la Section coloniale du ministère des Affaires étrangères.

Il ne fut guère encouragé par le chancelier Caprivi, successeur de Bismarck ; il lui fallut en effet attendre 1894 pour que le chancelier Hohenlohe, après avoir définitivement engagé l'Allemagne dans une véritable politique coloniale, accepte une augmentation significative des crédits coloniaux.

Les Provinciales

par Anne Bernet



Morand et les déchirures françaises

Faute de nouveaux talents, la littérature française se tourne aujourd'hui vers les anciens. Certains purga-

toires littéraires en sont heureusement abrégés. Celui de Paul Morand n'aura pas duré vingt ans. Il est vrai qu'en dépit des apparences,

le romancier étant mort en 1976, son œuvre était mise à l'index depuis beaucoup plus longtemps par l'intelligentsia. Précisément depuis 1944... On rétorquera que ce châtement n'empêcha pas Morand d'être élu à l'Académie le 24 octobre 1968. Qu'on se souvienne seulement que sa seconde candidature, celle de 1958-59, fut rejetée moins à cause de passages scabreux de « Hécate et ses chiens », qui lui valurent les foudres des hommes d'Eglise qui siégeaient à la Mazarine, qu'en raison, d'abord, d'une cabale des Habits verts « à sensibilité de gauche », puis, d'un véritable diktat du chef de l'Etat. Celui-ci ne se permit-il pas d'écrire aux académiciens qu'il ne pourrait approuver une élection accompagnée « de trop de haines »... On croit rêver ! L'Académie rampa, à l'exception de Pierre Benoît qui envoya sa démission. Comme il n'avait jamais caché ses sympathies d'Action française, on fut plutôt soulagé du départ volontaire du père d'Antinéa... Mais, au fait, de quel crime Paul Morand avait-il bien pu se rendre coupable durant l'Occupation ?

**Abandon
de
poste**

En juin 1940, Morand, qui mène avec brio sa double carrière de diplomate et d'écrivain, dirige la

mission de guerre économique à Londres. Ne pensant pas qu'il sera de bon ton, dans quatre ans, d'avoir séjourné à l'époque dans la capitale britannique, l'ambassadeur quitte l'Angleterre début juillet et rentre en France, sans ordre de son administration. Les autorités de Vichy n'appréciant pas cet abandon de poste, le mettent à la retraite.

**Le regret
de la
Patrie perdue**

De son propre aveu, Morand, homme dont la seule ligne politique est de n'aimer que la paix, ne se sent pas spécialement attiré par le Maréchal. Il finit cependant par lui apporter son soutien et accepte en 1943 le poste d'ambassadeur de France à Bucarest. Que Morand, époux d'une princesse roumaine, puisse avoir des liens affectifs personnels avec la Roumanie ne le dédouane pas à la Libération. Sa carrière de diplomate est finie ; sa popularité d'écrivain à succès aussi...

Dans son exil, forcé d'abord, volontaire ensuite, à Vevey en Suisse, Morand ne cessera pas d'écrire, mais, désormais, sa production sera plus rare, plus amère, plus mûre. Surtout, elle s'adressera à ceux qui peuvent comprendre ce dont il parle : le bonheur enfui, la fortune infidèle, les déchirements civils, et d'abord l'inconsolable



regret de la patrie perdue. Véritable paradoxe, d'ailleurs, que cette souffrance de l'exilé chez un homme comme Morand qui avait fait du voyage son meilleur inspirateur, qui chantait les capitales étrangères, connaissait toutes les stations balnéaires d'Europe et d'Afrique du Nord, et dont les descriptions de Lisbonne ou de Séville vous donnent une envie folle de tout abandonner et de partir...

Mais il y a une immense différence entre celui qui, par plaisir, quitte son pays, et celui qui en est chassé sans espoir de retour par les événements politiques ; Chateaubriand l'avait déjà dit.

Quelques-uns des plus beaux textes de Morand traitent donc de l'inconstance de la destinée humaine, des passions politiques et de la guerre civile, et du déracinement. L'auteur ne trompe personne en déplaçant dans le temps et l'espace ses intrigues : c'est toujours de l'âme française qu'il parle.

Français de l'étranger

Amoureux ébloui de la beauté et des paysages, peintre admirable dont les descriptions, toujours renouvelées, ne sont jamais lassantes, mais parfumées, lumineuses, sensuelles, Morand, à l'occasion, a évoqué les côtes et les campagnes, les villes de France. Mais ni plus ni moins que le Maroc, le Portugal ou l'Espagne. Vouloir à tout prix rattacher ce mondain voyageur à un terroir précis serait vain et prêterait même à sourire.

Son affaire à lui, ce sont les Français de l'étranger et principalement ceux qui n'ont pas eu le choix, ceux dont la vie était en jeu et qui sont partis comme on fuit. N'est-il pas typique que, dans sa retraite suisse, Morand ait pris soin d'avoir à proximité immédiate une route, une voie de chemin de fer et un embarcadère sur le Léman ? Désir de départ ? Ou crainte d'homme traqué qui veut être sûr de son évasion en cas de péril menaçant ?

Belle comme un château

Ces exilés, voyons-en deux : le Vendéen, Loup de Tincé, et Don Luis Almodovar, andalou de naissance mais français de cœur et d'éducation. Destins frères en même temps que diamétralement contraires.

La famille de Tincé, d'antique extrace, est ruinée en 1783. Son dernier descendant, Loup, beau jeune homme d'une vingtaine d'années, vit dans une ferme branlante, ultime vestige des gloires ancestrales. Obligé de travailler lui-même le peu de terres qui lui restent, il a renoncé à son tortil de baron. Loup s'accommoderait de sa malchance et de sa pauvreté, ne serait l'impossible amour qu'il voue depuis l'enfance à sa voisine, Parfaite de Saligny. Héritière de négriers enrichis, Mlle Babud de Saligny est une belle voltairienne qui ignore le nombre de millions contenus dans les coffres paternels. Au demeurant, Parfaite est aussi belle que froide, aussi brillante d'apparence

que vide intérieurement. Elle ressemble au château de son père : elle jette de la poudre aux yeux des naïfs... Tincé, qui ne fréquente les filles que de loin, ne mesure pas son inconsistance. Pour elle, il quitte son vieux pigeonier, part en Amérique, conquiert de haute lutte une aisance à faire pâlir de jalousie les Babud nantais. Et revient demander la main de Parfaite. On est en 1793... Officier de Charette, Loup de Tincé, prisonnier des Bleus, épousera sa bien-aimée grâce à un mariage républicain célébré par Carrier. Il mourra comblé, sans avoir eu le temps de comprendre que Parfaite ne valait vraiment pas qu'il pleure pour elle.

Des dates qui parlent

Quant à Luis Almodovar, élevé en pleine Révolution au lycée de Bayonne, imprégné jusqu'à la moëlle des idées des Lumières, il s' imagine que Joseph Bonaparte fera le bonheur de l'Espagne archaïque. Lorsque ce collaborateur par idéal se réveillera de son rêve, il aura ruiné son bonheur, déchiré sa famille, livré ses compatriotes aux bourreaux français, et tué son épouse qu'il adorait... Découvrant qu'il est l'assassin de sa bien-aimée Maria-Solidad, véritable incarnation de la patrie meurtrie et souffrante, Luis sollicite son entrée dans la confrérie des Flagellants de Séville. Cet esprit fort, cet héritier du XVIII^e siècle, passera le reste de sa vie dans la pénitence et le repentir. « Parfaite

de Saligny » est une nouvelle excellente, qui date de 1949 ; « Le Flagellant de Séville », un roman magnifique paru en 1951. Les dates sont parlantes et disent bien quel message Morand voulait transmettre.

Entre l'orgueil et la peine

Tout comme les remarquables scènes de genre qu'il offre en peignant ses cénacles d'émigrés. Français de Londres en 1793 ou Espagnols de Bordeaux en 1820, rongés d'amertume et de regrets, mis en émoi par de fausses nouvelles, ou par les vraies, toujours tragiques, partagés entre l'orgueil, qui les empêche de négocier leur retour, et les peines de l'exil qui finissent par briser leur résistance, trop petites sociétés où l'on s'entraide fraternellement mais où l'on s'énervé mutuellement, où l'on finit par se détester comme en famille. « Si Joachim fait encore craquer ses doigts, je le tue ! » Et, en même temps, au fil des ans, le pardon et l'amour remplacent la haine. Luis, revenu à Séville sous la protection du duc d'Angoulême en 1823, a pour premier souci d'aller voir son cousin Blas, emprisonné comme libéral après avoir été un héros de la guerre contre les Français. Et ils tombent en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Est-ce ce désir de réconciliation que certains ne pardonnaient pas à Paul Morand ?

Une biographie de Paul Morand paraîtra en février chez Plon. Fayard vient de rééditer « Le Flagellant de Séville » et « Le Prisonnier de Cintra ».

En poche

« De l'Est, de la peste et du reste »

Ainsi s'intitule le dernier pamphlet de Christian Combaz.

Après « L'Eloge de l'Age », « Les Sabots d'Emile » et « Lettre à Raymond », qui traitaient de l'exclusion des vieux, des ratages de l'éducation et de la foi qui perdure chez ceux qui ne veulent plus croire, il démontre remarquablement l'invasion culturelle par la pensée anglo-saxonne. Et il supplie un ami hongrois de résister à l'internationalisme et à ses super-tankers économiques ou culturels. Pourquoi avoir choisi un intellectuel hongrois ? Pour des raisons géographiques : Budapest était l'un des centres de la vieille Europe ; et temporelles : le communisme, s'il a emprisonné les corps, a conservé intactes les âmes en fermant le pays à toute influence étrangère. Or, cette influence américaine, lui semble mortelle. L'Europe ne doit plus « être tyrannisée davantage par le garnement, le fils prodige de notre continent qui dilapide dans tous les domaines un héritage millénaire et déshonore gravement la famille dite occidentale en la compromettant aux yeux du tiers monde ».

« Moksok ! » s'écrient déjà les Hongrois devant les programmes télévisés français qu'ils recoivent, c'est-à-dire saleté.

Combaz donne d'excellentes définitions, celle du patriotisme, par exemple : « Le patriotisme n'est pas, comme on le prétend sans cesse, une façon de marquer son terrain de chasse. Il permet seulement d'accéder à l'être par une définition de soi-même devant le groupe auquel on appartient. Les valeurs qui ont présidé à votre éducation, la pratique et l'évolution de vos coutumes, les caractères singuliers de votre enfance, les mythes qui l'ont bercée, tout cela forme une géographie du cœur et de l'esprit sans laquelle aucun Petit Poucet ne saurait trouver son chemin dans la vie ».

Christian Combaz sait très bien d'où vient le danger : « Les vrais ennemis des communautés rassemblées autour d'un clocher ne sont pas ceux qui vivent autour du clocher voisin mais ceux qui n'ont pas de clocher du tout ».

« De l'Est, de la peste et du reste », Christian Combaz, Robert Laffont.

C'est à lire

par Serge de Beketch

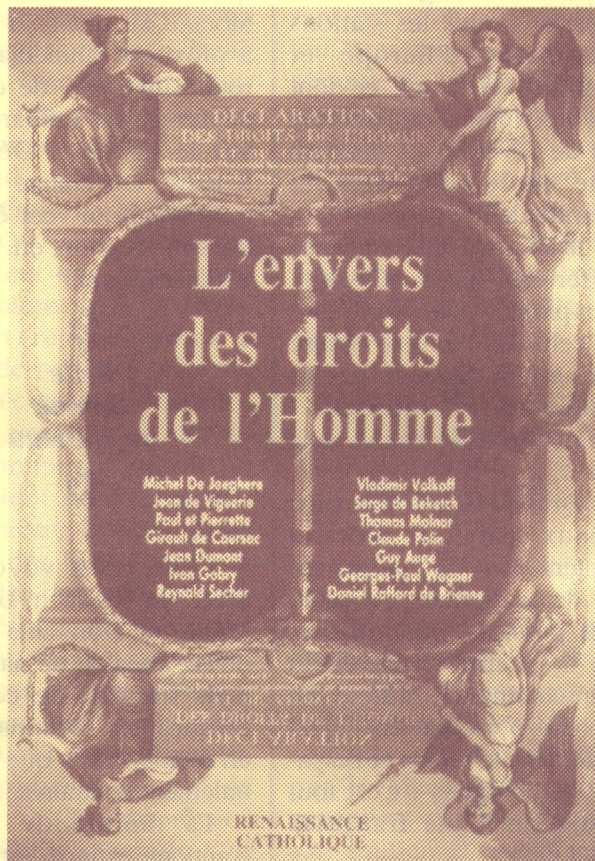
La désormais traditionnelle (puisque c'est la deuxième) université d'été de Renaissance Catholique, mouvement de la tradition animé par Alain Rostand, Jean Pierre Maugendre et Michel Valadier a consacré ses travaux à "l'envers du bicentenaire".

Les actes de cette semaine de beauté, d'intelligence et de simple fraternité qui, cet été, a rassemblé plus de trois cents étudiants de quinze à quatre-vingts ans dans le coin de paradis que le Père Lecareux a su bâtir à Mérimy, viennent de paraître sous la direction de Michel De Jaeghere.

Ils constituent une contribution unique à la démystification nécessaire du cirque Langien qui, depuis 1989, prétend camoufler derrière la fumée des pétards, le vacarme des fanfares, l'hystérie des manifestations goudiennes, les grimaces des Karl-Marx Brothers et les mensonges de l'Histoire officielle la terrible vérité sur la révolution dite française.

A cette œuvre salubre ont participé, sous la forme de conférences ou d'entretiens dont l'intégralité est publiée, des philosophes, des écrivains, des historiens, des avocats et même des journalistes.

Le bilan est acca-



blant. Mais la lecture en est salutaire qui balaye bien des a priori sur lesquels l'homme de droite, le catholique de tradition, le monarchiste d'aujourd'hui se seraient pourtant volontiers reposés.

Ainsi, après une éblouissante leçon inaugurale où Jean de Viguerie décortique les origines intellectuelles de la terreur à partir du langage des exterminateurs où se sent, à chaque mot, l'influence des "lumières", Paul et Pierrette Girault de Coursac livrent-ils un tableau de la politique de Louis XVI pendant la révolution qui, pour être

sans complaisance, n'en liquide pas moins les mensonges officiels implantés de longue date dans les cervelles françaises par un enseignement livré aux lobbies.

Autre vision saine-ment anticonformiste, celle de Jean Dumont qui renvoie dos à dos l'idée des progressistes ou démocrates chrétiens selon laquelle les persécutions religieuses seraient une bavure et la théorie Barruelienne du complot maçonnique pour établir que la révolution fut consubstantiellement, c'est-à-dire ni par accident ni par volonté surajoutée, mais

par nature même, antichrétienne.

C'est ensuite Yvan Gobri qui dresse un bilan spirituel de la révolution, puis Reynald Secher qui élève un mémorial du génocide vendéen et Vladimir Volkoff qui propose une démonstration (que Soljenytsine confirmera quelques mois plus tard) du parallélisme saisissant entre la Terreur en France

et la révolution bolchevique. Ces actes sont aussi un procès qu'instruisent, en confrontant les droits de l'homme au Droit naturel et au Droit divin, Thomas Molnar, Claude Polin, Guy Augé, et Georges-Paul Wagner. La conclusion, assez désespérante hélas, revenant à Daniel Raffard de Brienne qui note les sinistres échos de l'idéologie révolutionnaire dans

l'Eglise de Vatican II.

Au total, un passionnant travail d'érudition et de vraie liberté d'esprit dont le message réside tout entier dans cette exhortation du Père Jean Marie de la Fraternité de la Transfiguration aux universitaires d'un été : "Ne soyez pas, chers amis, de ces contre-révolutionnaires en fauteuil qui vont lire tous les ouvrages parus sur le sujet

mais qui ne feront rien. Notre Occident est en train de mourir parce que personne ne bouge... Nous n'en sortirons qu'en remettant Dieu au sommet de l'État et en organisant la vie de notre pays autour de lui."

L'Envers des Droits de l'Homme. Actes de l'Université d'été de Renaissance Catholique
prix 130 Frs.

« MARCUS APER CHEZ LES RUTENES »

d'Anne de Leseleuc

Brillant avocat gallo-romain, cité par Tacite dans « Le Dialogue des orateurs », Marcus Aper ressuscite pour la seconde fois sous la plume de Anne de Leseleuc. La romancière et historienne nous entraîne de Millau aux compatriotes romains d'Afrique sur les traces de son héros à la recherche des preuves de l'innocence d'un riche potier. Concurrence déloyale, traite des blanches, les thèmes de ce « polar antique » sont étonnamment modernes et basés sur des éléments historiques irréfutables retrouvés en grande partie lors des fouilles archéologiques de La Graufesenque, dans l'Aveyron. Anne de Leseleuc nous instruit à merveille tout en nous captivant. Et peut-être bientôt de nouvelles aventures de Marcus Aper.

Editions 10-18.

« ALEXANDRE LE GRAND »

de Philippe Guillaume

Dès sa mort à trente-trois ans, la légende s'est emparée d'Alexandre le Grand. Comment aurait-il pu en être autrement quand on constate le parcours de ce héros qui entraîna ses armées dans des périples insensés, semant le feu et le sang, mais aussi ami des philosophes et protecteur des arts. Plutôt que de porter des jugements hâtifs, Philippe Guillaume restitue Alexandre dans son époque, et la rigueur de l'historien n'altère en rien les qualités de conteur de l'ancien président d'Antenne 2 et de

France 3. De la Grèce à l'Égypte, de la Perse jusqu'aux Indes, Alexandre le Grand est notre guide au long de ces 278 pages de batailles, d'amours, de trahisons et de passions.

France Empire, 110 F.

« LA ROUTE DE L'OR »

de Louis-Laurent Simonin

Ingénieur né à Marseille, il débarque en Californie en 1859, onze ans après la grande ruée vers l'or. Publiés dans la mythique revue « Le Tour du monde », ses récits sont un précieux témoignage sur l'expansion de San-Francisco, la vie des immigrants européens et la rencontre à Fort-Laramie des Indiens Crows et des émissaires fédéraux. Un document exceptionnel.

Phébus, 335 p., 138 F

« SOUS UNE NUEE D'ORAGES »

d'Alexandra David-Neel

La célèbre voyageuse se trouvait au Tibet en 1937 quand éclata la guerre sino-japonaise. Ce récit relate sa fuite vers Pékin sous les bombardements. Malgré les péripéties diverses, Alexandra David-Neel ne perd ni son humour, ni son énergie. Une précieuse page d'histoire.

Presses-Pocket, 282 p.

« CEDIPE EN MEDOC »

de Hubert Monteilhet

L'un des meilleurs sinon le meilleur auteur de romans policiers français nous entraîne dans une région qui lui est chère, le Sud-Ouest. Sacrifiant à son

péché favori, la gourmandise, Hubert Monteilhet a concocté amoureusement une histoire d'inceste et de suspens sur fond de gastronomie.

de Fallois, 175 p., 90 F

« HOLD UP SUR PELLICULE »

du Studio Peyo

Peyo, le père des schtroumpfs, nous a quitté il y a un an, à la veille de Noël. Mais les héros de papier ne meurent pas et ses élèves ont ramené un de ses personnages fétiches sur le devant de la scène. Benoît Brisefer, le petit garçon le plus fort du monde, retrouve sa vieille adversaire Ladie Dolphine dans des décors de cinéma. Une aventure que les enfants liront avec plaisir... quand leurs parents voudront bien leur rendre l'album.

du Lombard, 48 p., 53 F

MANUELA DUNN MASCETTI :

Le Livre des vampires

Cauchemar aussi vieux que l'humanité, le mort-vivant, monstre buveur de sang revenu d'au-delà des ténèbres afin de saigner à blanc d'innocentes victimes, ou de les rendre semblables à lui-même, terrifie. S'inspirant de l'histoire récupérée par la légende du Prince Dracula, lointain parent de notre Gilles de Rais, les écrivains romantiques ont transformé le vampire en créature démoniaque, douloureuse et fascinante. Manuela Dunn Mascetti scrute tous les replis du mythe, explique, convainc. Les étranges photographies du livre lui ajoutant un charme morbide et inquiétant. Une réussite.

Solar, 225 p., 150 F



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

SAMEDI 1 JANVIER

Toutes chaînes.

Si le premier jour de l'année préfigure les suivants, la télé ne risque pas de connaître sa révolution en 94. Au programme de ce soir : le rire obscène de vulgarité avec Lagaf ; des variétés archi usées aux Folies Bergères ; le sport avec les trophées de l'année ; plus, bien entendu, un film pornographique, Michel Boujenah et une histoire d'amour entre une jeune fille juive et un jeune gars qui ne l'est pas. J'espère qu'on vous a offert quelques bons livres à Noël...

DIMANCHE 2 JANVIER

ARTE 20H40

La télévision française dispose avec Jean-Christophe Averty du plus grand créateur de l'histoire du petit écran. Qu'en fait-elle ? Elle l'exhume de la naphtaline une fois l'an, et le condamne, le reste du temps, à une inactivité qui, pour un artiste, est une sorte de mort. Il ne faut donc manquer à aucun prix cette soirée conçue et dirigée par Averty. Même si le sujet, Saint-Germain-des-prés, n'a rien d'exaltant.

LUNDI 3 JANVIER

CANAL Plus 20H35

"Timescape"

Un joli petit film de science fiction qui parvient à dépoussiérer, avec une rare désinvolture, le mythe archi usé du voyage dans le temps et des modifications du "continuum spatio-temporel" qui s'ensuivraient. Aucune violence, aucune pornographie, on

ne s'étonne pas que le film ne soit jamais sorti en salle.

MARDI 4 JANVIER

F3 22H35

"La guerre des ondes"

Historien marxiste, Jean-Noël Jeanneney évoque le développement de la radio comme instrument de propagande. Ce sont les nazis, explique-t-il évidemment, qui ont, les premiers, découvert le pouvoir de cet instrument. Depuis, ils n'ont jamais lâché les commandes de cette machine à décerveler le peuple. Simplement, ils se sont peints en rouge, en rose ou en vert.

La radio, plus que jamais, est aujourd'hui un instrument d'abrutissement et de mensonge. Mais cela, Jeanneney, qui fut un temps le patron de la radio française, ne le dit pas.

MERCREDI 5 JANVIER

TF1 22H40

"52 sur la Une"

Le trafic d'enfants. On se demande comment mettre un terme à l'ignominie des pédophiles qui peuvent s'offrir un gosse moyennant quelques sous.

La réponse est dans toutes les bonnes coutelleries.

Autre solution : publier chaque jour dans la presse la liste des voyageurs en partance pour la Thaïlande, principal fournisseur de chair fraîche, à bord de vols réguliers ou de charters. Les touristes normaux n'y verront évidemment aucun inconvénient.

Et qu'on ne vienne pas me parler de vie privée ; il y a un demi-siècle, les journaux donnaient la liste des

passagers des grands transatlantiques sans que qui-conque s'en émeuve.

JEUDI 6 JANVIER

Canal Plus 22H25

"Croc Blanc"

Film d'aventures américain de Randal Kleiser annoncent les gazettes, sans la moindre référence à Jack London qui est le seul véritable auteur de ce chef-d'œuvre. Comme tous les livres réellement importants, "Croc Blanc" peut être lu de plusieurs façons. Comme un roman d'aventure, comme un roman initiatique ou comme un roman à clef où l'admirable chien sauvage dompté par l'amour est le masque sous lequel l'auteur accepte de livrer son propre secret.

VENDREDI 7 JANVIER

F2 20H50

"Maigret chez les Flamands"

A voir dans la stricte mesure où ce couplet d'un racisme antieuropéen glacé trahit les intentions secrètes des auteurs de la série "Maigret" que laissent déjà deviner quelques trucs honteux visant à transformer l'œuvre de Simenon en chronique de l'antisémitisme ordinaire.

F2 23H35

"Le roman d'un tricheur".

Un chef d'œuvre. A vos magnétoscopes. Tout le reste n'est que verbiage.

SAMEDI 8 JANVIER

TF1 20H45

"Leeb Show"

Michel Leeb est certainement l'une des valeurs les plus solides et les plus

injustement méprisées du music-hall français. Trop de dons, peut-être et, par conséquent, trop de facilité ?

A moins qu'il ne soit trop intelligent pour être vraiment malin. Allez savoir...

DIMANCHE 9 JANVIER

F2 20H50

"Le choix des armes"

Une très belle et forte histoire de Michel Grisolia mise en film par Alain Corneau.

De manière significative, la critique trouva que Corneau sacrifiait avec "Le choix des armes" aux poncifs les plus éculés du film noir.

En réalité, ce film est une véritable tragédie classique. Et si les princes sont ici remplacés par des truands, c'est tout simplement parce que l'actualité le commande. Pour en savoir plus, lisez la page politique des journaux...

LUNDI 10 JANVIER

F3 20H50

"L'étoile du Nord".

Un film deux fois plus emmerdant que la moyenne puisque Noiret y interprète le rôle d'un homme à deux visages. La gageure est cruelle quand il est déjà si difficile à une tranche de mou de veau d'en avoir un seul.

Voici donc notre gros-tout-mou en assassin. En assassin mystérieux et séduisant même.

Il faut dire qu'il séduit Simone Signoret qui tenait là son dernier rôle.

C'est tout Noiret ça : dompter les tigres quand ils sont devenus descente de lit.



ELKABBACH A F2-F3

A quand la première catastrophe ?

Il y a quelque chose de puissamment réconfortant dans l'unanimité avec laquelle les médias et l'intelligence ont applaudi la nomination de Jean-Pierre Elkabbach à la tête des télévisions d'Etat.

D'abord parce que cet enthousiasme sans partage devrait apaiser les craintes de ceux qui croient voir la France s'enfoncer dans les nuits et les brouillards de la haine et de l'exclusion.

Substituer à l'Algérien Bourges l'Oranais Elkabbach, c'est infliger aux forces obscures un camouflet dont elles ne sont pas près de se relever.

Ensuite parce que, paradoxalement, cette nomination vient confirmer le mot de Pétain (le salaud d'après Quarante, pas le héros d'avant. Mention obligatoire) : "Français, vous avez la mémoire courte !"

Quelle plus belle démonstration du bien-fondé de ce propos que la désignation, comme porte-voix de la France, d'un homme que la même France, incarnée par les danseurs trempés du 10 mai 81, place de la Bastille, se proposait de pendre haut et court pour le punir de son soutien à Giscard-les-diamants.

Douze ans plus tard, est-ce pour le récompenser de son indul-

gence pour Mitterrand-les-pots-de-vin que l'on confie cette pairie à Elkabbach ?

Ou bien est-ce, ultime provocation élyséenne, à cause du symbole que représente un homme dont le nom désigne en arabe le "bouc qui conduit le troupeau" placé à la tête de la bête populace télémanique ? En réalité, comme l'explique Emmanuel Ratier dans son "Encyclopédie politique", l'ex-vedette d'A2 a réussi à gommer son étiquette de giscardien inconditionnel en cultivant ses relations avec Attali. La gauche, pourtant, ne l'aimait pas comme en témoigne le célèbre "taisez-vous Elkabbach" par lequel Marchais le fit ramper ou comme le montre ce portrait tracé de lui par son confrère Noël Mamère, vieux militant socialiste : "Souffrant du syndrome de Network, voulant toujours être devant, et seul si possible, pour "montrer sa gueule", spécialiste de la provocation, traitant ses journalistes plus bas que terre, doué pour l'affrontement, la ruse et la mauvaise foi. Autre signes caractéristiques : censeur habitué des pressions politiques, expert en chantage affectif, roué, séducteur, fidèle serviteur du régime giscardien, grand manipula-

teur maniant souverainement la carotte et le bâton, perfide, autoritaire, cassant..."

N'en jetez plus. Une caricature dessinée sur ces indications vous expédie directement à la XVIIe chambre.

Reste que, même si Elkabbach n'est plus giscardien (c'est à Balladur qu'il a offert des cravates pour son anniversaire) le portrait doit être craché puisqu'à ce jour, partout où il est passé, notre homme a réussi à mobiliser contre lui le ban et l'arrière-ban de ses équipes. A A2, on l'a vu, mais aussi à Europe 1 où une révolte de la rédaction l'expulsa de la tranche horaire qu'il dirigeait et finalement à LA CINQ dont il fut, on l'oublie opportunément aujourd'hui, un des fossoyeurs arrivés dans le corbillard de Lagardère.

Une de ses victimes raconta alors au mensuel "Stratégies" : "Ils ont débarqué un jour, tels des zorros, costard-cravates, dollars en poche et limousines. Il y avait Lagardère, Sabouret, Elkabbach, Joulin. Nous nous sommes sentis déposés, ensuite ils ont multiplié les gaffes et les erreurs."

Voilà évidemment les meilleures références du monde pour tenir le manche de la grande cuillère qui sert à touiller le chaudron de sorcière de F2-F3...

PREVISION

Certains l'appellent yo-yo : limogé de la télé en 68, Elkabbach revint en 70 pour être débarqué en 74, réintègre les lieux en 76, en être viré en 81, et rentrer par la fenêtre en 91 grâce au piston de...

Mitterrand

Les optimistes pensent que cette fois-ci, il tiendra jusqu'aux présidentielles de 95. C'est-à-dire jusqu'à la fin des programmes mis en boîte par Bourges.

PLEBISCITE

Dès le premier tour, sept des neufs "sages" avaient entériné le choix de la Cohabitation en élisant Elkabbach. Des candidats-leurres, seul Cavada obtenait deux voix. Aux autres, le CSA n'a même pas fait l'aumône d'un vote de courtoisie. Drucker, Gouyou Beauchamps et Labro ont dû s'auto congratuler de s'être prudemment défilés, ils avaient droit à un zéro pointé.

T'AS QU'A CROIRE

On connaît le programme d'Elkabbach puisqu'il l'avait annoncé dans le cadre du rapport Campet : "bannir le spectacle de la violence... faire place à des émissions littéraires... diffuser plus de théâtre, d'opéra, de danse, de musique."

Chiche !

BON GOUT

Le *Nouvel Observateur* salue l'arrivée de Jean-Pierre Elkabbach à la tête de la télévision d'Etat par ce titre : "La race des seigneurs."

L'Express, lui, y voit sous la signature de BHL un "witz" de l'époque (witz est le mot yiddish pour "gag").

Il faudrait s'entendre.

COUP DUR

Moment de panique à la rédaction d'*Europe 1*. On n'avait pas fini d'applaudir le départ du tyran que des prophètes de malheur annonçaient son remplacement comme directeur adjoint par Levai transfuge de *France Inter*. Renseignement pris : ce n'était qu'une plaisanterie. Mitterrand ne veut pas entendre parler de ce qu'il considérerait comme une désertion en rase campagne.



Sous mon béret

Les Fils d'Eole

« **L**es postes de combat contre les crocodiles, je les ai bien connus. La sueur coulait tellement que nous collions à la terre d'Afrique. Les Tam-Tam, les baobabs gigantesques, les rhinocéros, les grands nègres, je les ai tous vus. Même les pirogues en iroko qui glissaient sur le fleuve Oubangui. Mais ma plus belle révélation fut celle du vent, du grand vent, dans la baie de Dakar. Il avait renversé les cheminées brûlantes du vapeur qui crachait le feu de l'enfer dans des fumées âcres et salissantes. Pliées en angle droit, elles offraient un spectacle de désolation accentué par les requins qui mordillaient la tôle dans un bouillonnement maléfique. Eole eut soudain l'idée de passer à l'ouest. Les grands tubes noirs furent redressés dans l'instant et nous reprîmes la route. Je dois la vie au vent. Sans lui, je n'aurais jamais convolé avec Dame Bibiche ni caressé les éléphants du Kenya ou la barbe de Freddo. Les grands squales nous auraient dévorés tout crus. L'air de rien, je suis gonflé. Aussi vous ai-je invité dans cette montgolfière ? » Ainsi s'exprimait le Capitaine Thon, alors qu'un léger zéphir nous rapprochait du pic d'Ory. En fait, il était persuadé d'avoir inventé la palombière mobile, poste fabuleux à hauteur des volatiles bleus. Bien qu'atteint d'un vertige naissant, le sergent Gracia acquiesçait, songeant à des captures phénoménales, gages des discussions les plus âpres dans les auberges du Haut-Béarn lors du prochain automne. Freddo interrompit rêve et discours. « Sauf votre respect, mon Capitaine, à moins d'avoir de grandes épousettes ou des chiens de chasse eux-mêmes volants, je ne vois pas comment on pourrait ramener le gibier. Tout ça n'est que du vent. Je ne me dégonfle pas, mais rien ne vaut la cabane. » — « Mais, grande bourrique, il suffit de rester en état quasi géo-stationnaire au-dessus de Totem et Hugo qui feront le travail comme d'habitude. » — « Et le vent ? » — « Moi, Capitaine, je lui soufflerai d'arriver des quatre côtés en même temps. »

Joseph GREC

Plaisirs de France

par Chaumeil

Les Français aiment le veau...

L'an dernier, deux millions trois cent mille veaux destinés à la boucherie ont été produits en France, soit environ 275 000 tonnes, sur les 6,3 millions de têtes produites en Europe. Cependant notre pays reste le plus fort consommateur avec 3,8 kilos par an, avant les Italiens et les Belges.

Le veau a, si l'on peut dire, de la branche : deux passages de la Bible l'évoquent ; d'abord dans l'Ancien Testament, avec l'adoration du Veau d'Or par les Hébreux sur le chemin de la Terre Promise, et la colère conséquente de Moïse, évocation d'un sacrilège humain...

Puis, il y eut le retour de l'enfant prodigue, raconté par la parabole du Christ que nous transmet saint Luc : dès lors, "tuer le veau gras" est synonyme de "célébrer un joyeux événement"...

Et il est vrai que certains plats dont il est la base chez nous sont de simple cuisine et en même temps de haute gastronomie ; je n'en veux pour preuve que ces deux "sommets" constitués par la tête de veau à l'huile et la splendide blanquette de nos grands-mères.

Il n'y a pour moi qu'une désaffection : l'escalope de veau, qui met dans mon assiette une viande un peu sèche et sans goût.

Le gastronome du XVIII^e siècle, Grimod de La Reynière, avait surnommé le veau "le caméléon de la cuisine" justement pour expliquer que son manque de goût intrinsèque lui faisait adopter, avec sa chair délicate, tendre et légère, le goût des sauces ou des préparations qu'on lui adjoignait.

Ces préparations, dont certaines sont célèbres, portent curieusement des noms russes, mais sont souvent

l'œuvre de cuisiniers français : on peut citer le potage Bagration, inventé en 1819 pour la princesse de ce nom par son cuisinier, l'illustre Carême ; il s'agit d'un fond de veau lié d'une purée de veau à la crème et de pointes d'asperges.

Le veau Orloff, selle de veau braisée fourrée d'une purée de champignons et d'oignons aux lames de truffe, nappée d'une sauce Maintenon, a été créé par Urbain Dubois, cuisinier du prince Orloff, ambassadeur de tsar pendant plus de vingt ans, au XIX^e siècle.

La côtelette Pojarski, elle, est l'œuvre d'un aubergiste russe de ce nom, qu'il prépara pour le tsar Nicolas I^{er}, arrivé chez lui à l'improviste : c'était à l'origine une boulette de viande de veau hachée. De nos jours, c'est une côte de veau avec de la viande de veau hachée et façonnée autour de l'os en forme de côte. Elle se cuit au beurre, à la poêle.

C'est enfin pour le Premier consul Bonaparte que le cuisinier Dunand a cuisiné, au soir du 14 juin 1800, jour de la victoire des Français sur les Autrichiens à Marengo, un poulet qui porte désormais ce nom. Démuni de victuailles, Dunand fit frire un poulet dans l'huile d'olive avec des tomates, de l'ail et il le garnit d'œufs durs. Le cuisinier appliqua la même recette au veau, devenu le veau Marengo, sauté de veau cuisiné au vin blanc, à la tomate et à l'ail, avec une garniture de champignons et de petits oignons.

Je m'aperçois que je me suis laissé gagner par les anecdotes en oubliant de signaler les saveurs des nouveaux veaux français de grande qualité. Alors, nous remettons la table un de ces jours...



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

« Little Buddha » de Bernardo Bertolucci

S'offrir le Dalaï Lama comme démarcheur est un exploit en béton. Ce film est d'ailleurs dédié à feu Francis Bouygues.

Bertolucci donne une fois encore un beau livre d'images... vues déjà des dizaines de fois. Le Bouthan, Katmandou, l'Inde... les USA. C'est le catalogue "Jet Tours".

L'auteur nous conte la vie de Bouddha en parallèle avec, de nos jours, la recherche par un Lama du prochain dieu vivant. On ne cesse donc de sauter dans le temps et aussi du continent indien au continent

américain, car... l'une des réincarnations possibles est un gamin de Seattle. Des moments forts agrémentent ce long fleuve de pellicule, comme celui où le très beau et "hollywoodien" prince Siddhârta quitte sa famille (525 ans avant J.C.) pour chercher l'ascèse.

Quand il y parvient, il est dans un état de pouillier repoussant. Illuminé ?... "Allumé", sûrement ! Nous avons compté dans plusieurs plans le nombre de ses disciples les Ascètes. Ils sont toujours cinq. Ce sont les célèbres cinq ascètes...

L'aventure contemporaine se corse lorsque les grands sages sont incapables de choisir le nouveau Lama parmi les trois enfants retenus à l'issue de leurs recherches.

C'est l'inflation de bouddhas. Nous avons le gamin américain : "Coca-Bouddha", une odieuse gamine indienne : "Chipie-Bouddha" et un gamin pauvre de Katmandou : "Gavroche-Bouddha" ! Après un court séjour chez les moines, chacun retournera chez soi et le chercheur du Bouddha nouveau mourra dans les règles... Ouf !

Serions-nous furieusement occidentaux ? Nous n'avons pas pu "marcher" à cette apologie d'une religion qui, mal comprise, aboutit à l'avachissement moral et physique de millions d'hommes. Ce véhicule de l'abandon est une "sacrée vacherie".

Bref, un livre d'images superbement em... comme les photos de voyage de la tante Eusébie. ■

« Ma journée à moi »

Bruno Gaccio et Charlotte de Turckheim se sont associés pour écrire ce nouveau spectacle pour femme seule. "Une journée chez ma mère" était une tranche de vie privée. Ici, c'est une journée de travail de la comédienne qui nous est contée. Tout est fou, débridé, désorganisé, comme dans le précédent spectacle mais aussi comme dans la vie. Après avoir donné ses instructions à la nurse (ne pas oublier les médicaments de bébé qui a un rhume), programmé la venue tant attendue du réparateur pour le tuyau de la cuisinière, la comédienne part sur le tournage du film réalisé par Zoran, despotique metteur en scène venu de l'Est. Le partenaire de Charlotte est un comédien moyen, vieux bellâtre à l'haleine insupportable, la jeune starlette

de la production est totalement "allumée", le régisseur est bête, etc. Avec grand talent, belle santé et abattage "La Turckheim" fait vivre une impitoyable galerie de portraits de famille et du monde des studios de cinéma. Cette chronique d'un jour qui se veut ordinaire est en fait la narration farfelue d'une journée qui tourne à la catastrophe.

Ce n'est pas Hellzapoppin (qu'on peut voir actuellement en exclusivité à Paris au "Reflet Médicis Logos", 43 54 42 34), mais il y a une approche certaine. Encore quelques efforts ! Bref. Cette Charlotte est vraiment aux pommes. Un seul petit pépin : c'est parfois emprunt de vulgarité. Néanmoins, visible en famille. Excellent pour les fêtes.

*Théâtre Antoine-Simone
Berriau (42 08 77 71).*

« La résistible ascension d'Arturo Ui » de Bertolt Brecht

La subvention est encore féconde d'où a surgi le pitre immonde..." Le Théâtre national de Chaillot nous "offre" cette reprise (en effet, c'est usé), mise en scène par Jérôme Savary. Robert Hirsch avait réussi à rendre ce spectacle supportable. On n'en a que plus de mal à regarder et entendre le crapaud moumouté qui a repris le rôle : Guy Bedos, le comique fait con, comme le ventre etc. A Chicago, le chef de bande Arturo Ui (Guy Bedos) prend la ville en main en rackettant le trust du chou-fleur en faillite... "Une pièce manifeste contre le fascisme ordinaire" dit la publicité. Sachez, lecteur contribuable, que c'est grâce à votre fric que ce "salubre" combat peut être mené. Brecht est à la mode. La semaine passée, à la grand-messe du cardinal Danneels en la cathédrale Saint-Michel et Gudule à Bruxelles, hors l'évangile, toutes les lectures étaient tirées de l'œuvre de Bertolt Brecht... Désespérant !

Théâtre national de Chaillot (47 27 81 15).

AU REVOIR MADAME

La discrétion qui entoure la sortie, à 98 ans, de notre "Cousine de Varsovie" n'a d'égale que les joies qu'elle nous a offertes tout au long d'une carrière éblouissante. Comme par prémonition, le petit théâtre Marigny a été baptisé, il y a peu, "Salle Popesco". Immense comédienne à la scène et à l'écran, Elvire Popesco était à

la ville la comtesse Sébastien Foy ; c'est ainsi qu'elle fut l'un des plus beaux fleurons de l'élégance des hippodromes parisiens durant les longues années où son mari faisait triompher sa casaque. Le charmant comte Foy, amoureux fou de sa pétulante épouse, s'amusait fort qu'on l'ait surnommé "l'andouille d'Elvire"...

Un jour

L'An neuf

La coutume, qu'à cause de son origine païenne la Sainte Eglise prohiba six siècles, exige que, le 31 décembre ou le 1er janvier, l'échange des vœux d'An neuf soit apparié d'un échange de cadeaux qui entretiennent l'amitié... La tradition peut, de nos jours, être onéreuse : pour certains Grands, elle était jadis une ruine.

Monsieur, frère du Roi, offrit le 1er janvier 1678 à Madame la marquise de Montespan, sa belle-sœur de la main gauche, un plat de métal précieux estimé 10 000 écus. La superbe amante du Roi Soleil n'envoya rien à Monseigneur, mais l'ingrate fut bien moins lâche vis-à-vis du Très Chrétien : elle lui donna un album relié d'or contenant les miniatures des places prises par les drilles de Condé et de Turenne aux Hollandais, aux Impériaux, aux Espagnols et aux Danois... Quant à Mazarin, le cardinal-ministre, quoique fort pingre, il organisait, la nuit de la Saint-Sylvestre, une loterie dont toutes les billes faisaient remporter à leur possesseur un joyau qu'eussent envié les princes de Golconde. Ainsi, Mlle de Montpensier, fille justement de Monsieur, obtint-elle à ce joli jeu une gemme valant un million et demi de francs Marianne V. D'autres nobles personnages, il est vrai, n'avaient point la munificence de l'Italien : « Comme étrennes, disait le lucide cardinal Fleury à sa livrée, je vous donne ce que vous m'avez volé durant l'année »...

A Paris, venue la fin du mois de décembre, les petites gens des temps anciens s'en allaient, eux, badauder entre le pont Neuf et le pont aux Changes, et y achetaient chez des boutiquiers à plein vent quelques brimborions, humbles choses avec lesquelles ils « estrenneraient », sous le gui, famille et amis. On trouvait là de modestes joailleries, des flacons de dragées, des « harengs saurets », des pantins ; et même des almanachs de bois, « l'usage des illettrés »...

Jean SILVE de VENTAVON

Carnets

par Pierre Monnier

C'est une petite commune en France. L'école publique accueille 23 enfants. Il y a aussi une école privée que fréquentent 23 enfants. Dans les deux cas, les bâtiments sont délabrés.

Question : à laquelle des deux écoles seront versés les fonds destinés à empêcher le plafond de s'effondrer sur les enfants ?...

Au cours des lectures, on fait quelquefois des rencontres inattendues. Savez-vous quel écrivain amoureux de la France a écrit : «...Je voudrais éterniser la larme que je verse en prenant congé d'une France têtue, avant de me faire inscrire sans enthousiasme, bon gré mal gré, comme membre actif de la Communauté européenne... Parce que la France est le pays de la juste mesure... » Vous le connaissez ?... Friedrich Sieburg, dans un petit livre paru en décembre 1939, trois mois après le déclenchement de la guerre. Le livre s'appelle « Eloge de la France par un nazi »... Curieux, non ?

J'apprends qu'une petite fille à qui l'on demandait pourquoi son institutrice faisait grève a répondu : « C'est parce que l'on veut me prendre mes sous pour les donner au privé... »

Moi, c'est la tête de l'institutrice en question que j'aimerais voir de près.

Aimez-vous le latin ?... Savez-vous traduire « Timeo Danaos et dona ferentes » ? Demandez à Balladur... Il sait, lui, que cela veut dire : « Les cadeaux de Veil et Léotard, ils peuvent se les mettre, etc. »

Dans le Figaro du 2 décembre 1993, une photographie représente Bourges et Léotard, les yeux dans les yeux, sur le point de s'étreindre. Ce qui est intéressant, c'est le regard angoissé des quatre spectateurs qui semblent tout redouter de ce « baise tourloupette »

Rendez à ces Arts

Et à Hersent sa peinture d'histoire

Hoilà enfin un peintre qui devrait réjouir le directeur de notre décadaire préféré. Louis Hersent raconte des histoires. La longueur même de ses titres en témoigne : « Fénélon ramenant sa vache à un paysan, qui lui avait été enlevée par les ennemis » (Salon de 1810) ou — plus célèbre et à juste titre — « Louis XVI distribuant des aumônes aux pauvres » (Salon de 1817), ou encore « Religieux de l'hospice du Saint-Gothard donnant des secours aux familles éprouvées par les brigands » (Salon de 1824). Tout cela parfaitement exécuté. C'est techniquement irréprochable : dessin, composition, répartition des couleurs. Rien à dire.

Mais Delacroix était tout de même son contemporain. Et il est évident qu'il manque à Hersent le « je-ne-sais-quoi » qui fait les génies. Cela dit, la rétrospective qui lui est consacrée pour la première fois au Musée de la Vie romantique vaut largement la visite.

D'abord, parce qu'il est un morceau d'histoire de la peinture des débuts du XIXe siècle, avec justement son aspect anecdotique. Hersent a traversé plusieurs régimes avec les honneurs. Et il est aussi un peintre très estimable dont on peut admirer plus volontiers peut-être les portraits, avec de superbes harmonies de couleurs dans les décors, un grand savoir-faire dans le rendu des chairs et des étoffes. En plus, il a de l'humour et peut se parodier lui-même !

Si l'art est difficile, la critique n'est pas aussi aisée qu'on l'a dit.

Nathalie MANCEAUX

16 rue Chaptal, Paris IXe ; ts ls jrs, sf lundi de 10 h à 17 h 45 ; jusqu'au 9 janvier.

Lettres Martiennes

par Martiannus *

J'ai eu grand-peur, mon bon ami. Il faut que je vous narre cela par le menu.

J'avais pris place dans un de ces engins lourdauds que les Terriens appellent « avions » et auxquels je compte consacrer un rapport assez fouillé. Je vous fais donc grâce des détails techniques.

Je me trouvais assis à côté d'un monsieur à l'aspect sévère qui, les sourcils froncés sur de grosses lunettes d'écaille, compulsait et annotait d'épais dossiers sans même m'adresser un regard. Derrière nous, un ménage banal d'âge moyen lisait silencieusement des revues.

Nous étions entourés de tout un groupe d'individus tonitruants. D'après ce que je compris, il s'agissait de militants socialistes qui revenaient d'un congrès où ils avaient, disaient-ils, abondamment « bouffé du curé ». Il s'agit sans doute d'une spécialité régionale dont il faudra que je me procure la recette mais dont je pus déjà juger qu'elle ne s'accompagne pas d'eau minérale. Mes lascars, en effet, fort excités, échangeaient à grands rires des histoires égrillardes mettant en scène de saints personnages.

Ces truculences mises à part, le voyage se déroula, ma foi, fort bien et plutôt agréablement. Jusqu'au moment où

l'avion amorça sa descente. Nous fûmes pris alors dans un violent tourbillon qui secoua l'appareil. Nous nous sentions soulevés de nos sièges, la carlingue grinçait, la lumière clignotait.

Ce fut d'abord le silence dans la cabine, à peine troublé par quelques gémissements inquiets et par des éructations et gargouillements précurseurs de répugnants jaillissements. Puis, comme les secousses s'amplifiaient, des cris d'effroi commencent à percer. Mes militants s'étaient tus. L'un d'eux commença une prière et les autres la continuèrent d'une voix chevrotante.

La manifestation de leur soudaine piété ne m'empêchait pas d'entendre ma voisine de derrière soulager sa conscience en confessant à son mari qu'elle avait eu de secrètes bontés pour son propre associé. Mon voisin, rejetant ses dossiers, me prit dans ses bras et, pleurant sur mon épaule, me dit qu'il se rendait compte trop tard qu'il n'avait jamais été qu'une crapule et que sa fortune n'avait d'estimable que son montant, car il ne la devait qu'à une longue série de malhonnêtetés.

Cependant les turbulences qui agitaient l'avion s'aggravaient. Des colis volaient au-dessus des têtes. La lumière s'éteignit. Les cris redoublèrent. Les braves militants, basses et barytons

mêlés, entonnèrent puissamment : « Plus près de toi, mon Dieu ». Le mari, derrière moi, avoua à sa femme que le vieil oncle qu'il visitait assidûment était en fait une jeune cousine. Et mon voisin, entre deux sanglots, me raconta en se mouchant dans ma cravate qu'il avait toujours mené une vie indigne, remplie de stupres et de turpitudes. J'appris là, sur les mœurs intimes des Terriens, des détails inattendus et fort curieux. Nous en parlerons, si vous le voulez bien : il y a peut-être des idées à creuser.

Puis, l'appareil, qui s'apprêtait à se poser, se stabilisa. Les secousses cessèrent, la lumière se ralluma. Et le calme revint, à peine troublé par le bruit de gifles qui commençaient à s'échanger derrière moi. La chorale des militants s'était tue et chacun de ses membres, penaud, regardait ses chaussures. L'un d'eux entreprit de raconter une histoire salace de « bonnes sœurs ». Mais le cœur n'y était pas. Pas encore.

Mon voisin, l'air renfrogné, ramassa ses dossiers puis se tourna ostensiblement vers le hublot. Quand nous fûmes arrivés, il se perdit rapidement dans la foule après m'avoir jeté par en-dessous un regard haineux. Qu'avais-je bien pu lui faire ?

**P.c.c. Daniel RAFFARD
de BRIENNE**

Mes bien chers frères

Je veux tout

“Je choisis tout”, disait sainte Thérèse enfant à sa sœur Léonie qui lui

proposait de choisir entre différents jouets rassemblés dans une corbeille. “Je pris la corbeille sans autre forme de cérémonie”. Ce geste et cette parole sont le symbole de toute sa vie : un désir insatiable d'absolu.

C'est Noël. Je veux tout ce qui fait Noël, l'humain et le divin. Je veux les guirlandes, les sapins, les vitrines merveilleuses et les crèches. Je veux le champagne et la prière. Je veux les réunions de famille et la solitude. Et je le veux pour tous et je l'aimerais partout, dans la rue, à l'église, chez moi. Ah, ces crèches dans les gares en Italie !

Vouloir tout commence par vouloir plus. Je veux la joie humaine, mais je veux la joie, plus fine, de la religion : les cantiques, les récits, la liturgie. Mais prierai-je à Noël comme à Pâques ou à l'Assomption ? Non. Ce ne sont pas les mêmes mystères.

A ma prière doit s'ajouter la méditation. Méditer, ici, c'est appliquer mon intelligence au mystère propre de Noël, l'Incarnation. Saint Luc rapporte : “Marie méditait tous ces événements dans son cœur”.

Le mystère de l'Incarnation : Celui qui naît à Bethléem est vrai Dieu et vrai homme. Ne me demandez pas de choisir entre Dieu et l'homme. En Lui, je veux les deux ; je veux tout. Mais Jésus ne serait-il que Dieu, ne serait-il pas tout ? N'est-ce pas déjà immense d'être Dieu ? Non. En Jésus, Dieu n'est pas tout et nous ne sommes pas rien. En cette matière, Dieu n'aime pas les OU, il n'aime que les ET. Jésus est Dieu et homme.

Abbé GUY-MARIE



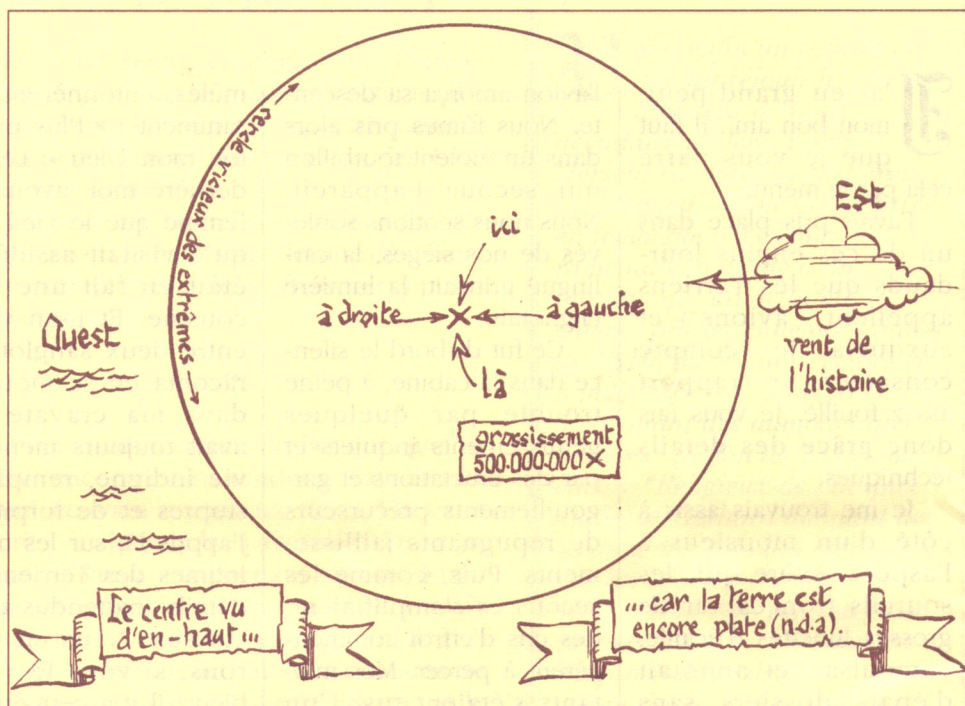
Histoire de France

par Aramis

Contrairement aux prévisions les plus pessimistes la reprise est en vue. La fin d'année se présente en effet sous les auspices les plus favorables. Ainsi Noël sera, et nous pouvons l'affirmer avec certitude, joyeux. Ajoutons à ce signe qui est plus qu'un frémissement, que tout laisse présager dès le 31 décembre au soir, un retour officiel à l'optimisme. Selon des sources autorisées, ce regain de confiance se traduirait déjà à Matignon où le Premier ministre, Edouard Balladur, n'hésiterait plus à manifester auprès de ses collaborateurs son sentiment profond. Avec une certaine exubérance, d'ailleurs. Ainsi se serait-il ouvertement exclamé, lors de la quarante-troisième cérémonie ministérielle des vœux, faisant suite au conseil du mercredi : « Bobobonne... année... et su-surtout... u-u-une... bo-bo-bonne... Sant-santé ! »

Cette déclaration s'inscrit dans un climat plus général car le triangle de Jupiter et de Saturne sera dans les Scorpions, ce qui ouvre la voie à la relance. Néanmoins, ce n'est que lors de son passage dans les Poissons que l'on commencera à en sentir les effets. Même si, autre signe encourageant, le ministre du Travail, Michel Giraud, a pu affirmer lors du congrès national des fabricants de chaussettes trouées : « J'ai confiance, mais il nous faudra clairement aborder la reprise si l'on ne veut pas garder frileusement ses deux pieds dans le même godillot » L'espoir renaît.

H. PLUMEAU et R. JACOB



Si l'on doit retenir une chose de la guerre de Cent Ans, c'est le mauvais coup qu'elle porte à l'esprit de résistance. C'est-à-dire à une certaine idée de la France. Et non, comme le pensent les cuistres, une idée certaine de la France. Quoi qu'il en soit de cette certitude, elle ne pouvait s'accomplir puisque le cas de figure qui se présentait était contraire à la logique du sens de l'histoire. A l'inverse des prévisions météorologiques, le vent de l'histoire souffle, est-il besoin de le rappeler, d'est en ouest. Et uniquement dans ce sens. Observons au passage que l'anticyclone des Açores choisit donc derechef de se ranger dans le camp de la réaction. Cette précision d'importance étant rapportée, nous pouvons affirmer alors que la guerre de Cent Ans s'inscrit dans la même logique. Ce qui explique clairement son choix : ternir à jamais la résistance. Imagine-t-on un instant l'impasse dans laquelle se trouvaient les Français libres ? Empêchés d'installer leur gouvernement dans la capitale londonienne sous peine de basculer dans une perversion incroyable qui aurait amené les révisionnistes à déclarer que la résistance ne pouvait s'accomplir que dans la collaboration. Et ainsi ouvrir ultérieurement la porte aux situations les plus insensées : demandes de carte de résistant de la part des émigrés de Coblenze ou encore attribu-

Le centrisme triomphe malgré la défaite

tion de la retraite des speakers de la BBC à l'animateur de Radio Stuttgart, Ferdonnet.

Par bonheur les résistants n'en firent rien. C'est pourquoi

l'inaction dans l'occupation peut être aujourd'hui considérée comme l'expression la plus achevée de la résistance.

Pour l'héritier des Valois, Jean le Bon, la gravité de l'heure importait peu. Et il choisit plutôt de se livrer à des manœuvres politiciennes. C'est ainsi que, sous l'influence de son plus jeune fils, il décida de s'ancrer avec plus de force encore dans ses convictions-Méhaigneristes du monde. C'est à Poitiers que tout bascule. Le lieu n'est pas fortuit si l'on songe qu'il s'agit du fief de René Monory. La scène quant à elle mérite d'être décrite. Jean le Bon est face aux Anglais. Son fils ne cesse de le harceler. Lui criant à tue-tête : « Père, gardez-vous à droite ; Père, gardez-vous à gauche ! » A la fin, le roi céda. Et il partit au centre. Comme Alain Poher. Ce choix plus tard présenté comme le Bon choix, du nom du souverain, par VGE, fut lourd de conséquences. Car son refus louable des extrêmes ne les empêcha pas, comme il se doit, de se rejoindre. Et Jean le Bon fut emmené prisonnier à Londres. Son fils, malgré cette déconvenue, confirma son attachement aux valeurs modérées en s'exclamant : « Je me sens triste ! »